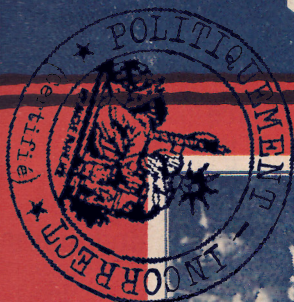


CH. LUCIETO

Prix: 1<sup>f</sup>50

Les Coulisses de l'Espionnage International

# LES MERVEILLEUX EXPLOITS DE JAMES NOBODY



Un groupe bien représentatif du pacifisme allemand

*Chaque fascicule contient un récit complet*

## LES COMPAGNONS DU DÉSESPOIR

N° 6



Avril 1929

ÉDITIONS LA VIGIE

THE SAVOISIEN

136, Boul'd St Germain - PARIS (VI<sup>e</sup>)





---Kunstverlagsanstalt---  
G. Stalling, Oldenburg i. O.

Nicola Perscheid  
---Hofphot. Berlin---

*Generalleutnant Ludendorff*  
*Chef des Stabes der Streitkräfte im Osten.*

**CH. LUCIETO**  
**Les Couloisses de l'Espionnage International**

*Les merveilleux exploits*  
de  
**James Nobody**

COPYRIGHT BY « ÉDITIONS LA VIGIE », PARIS.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et l'U.R.S.S.

Vente exclusive pour la France, ses colonies et pays d'occupation réservée aux « Messageries Hachette » 111, rue Réaumur, Paris.

## **LES COMPAGNONS DU DÉSESPOIR**

### **Où James Nobody entre en scène.**

En toute autre circonstance, le colonel Arthur Bromley, chef de l'« Intelligence Service »<sup>(1)</sup> à l'armée britannique d'occupation en territoire rhénan, se fût peut-être indigné qu'on eût chargé un autre que lui de l'enquête relative au mystérieux assassinat de Paul Schmidt, mais la notoriété de James Nobody était telle, et sa réputation d'infailibilité si bien établie, qu'il ne put que s'incliner quand on lui notifia cette décision.

Qu'eût-il pu faire ou dire, d'ailleurs ?

Encore qu'on ne pût rien leur reprocher car, comme d'habitude, ils avaient fait tout leur devoir, ses agents ne s'étaient-ils pas montrés d'une insuffisance lamentable en cette affaire ?

Et lui-même, si habile pourtant, n'avait-il pas été contraint de déclarer au général sir Lewis Stanley, son chef direct, que, à moins d'un miracle, jamais il ne découvrirait l'auteur de cet assassinat, tellement ce dernier avait agi avec adresse.

Or, de l'avis de tous, — et cela, dans l'intérêt même des troupes d'occupation, — il était impossible qu'un tel crime demeurât impuni.

Pacifiste notoire, affilié au parti social-démocrate, dont il était l'un des militants les plus en vue, Paul Schmidt faisait partie de cette infime

minorité de citoyens allemands qui, considérant le militarisme comme une plaie et la guerre comme une calamité, avait juré d'abolir ces deux fléaux.

Fidèle à son serment, il saisissait avec empressement toutes les occasions qui s'offraient à lui de proclamer la haine que lui inspiraient les tenants du super-nationalisme que sont les « *Compagnons du Désespoir* » et qui, comme Hitler, Seldte et Dürsterberg, n'ont d'autre idée en tête que d'obtenir par une nouvelle guerre, l'abolition pure et simple du traité de Versailles,

C'est dire que les sociétés secrètes qui pullulent en Allemagne, n'avaient pas d'adversaire plus acharné ni plus déterminé que lui.

C'est en vain que, inquiètes à juste titre, certaines personnalités du corps britannique d'occupation avec lesquelles il était en relations directes et constantes, lui avaient recommandé la prudence.

Il n'avait tenu aucun compte de leurs conseils et, soutenu par une foi ardente animée d'un courage indomptable, il avait poursuivi à travers le pays, la campagne entreprise, par lui contre les dirigeants du Stahlhelm<sup>(2)</sup>, qu'il tenait pour personnellement responsables de l'intoxication des cerveaux en Allemagne.

Il fit mieux encore...

1 — Service de contre-espionnage

2 — Le « casque d'acier ».

D'accord en cela avec son ami Obietzky, rédacteur en chef de la *Welt-Montag*, il avait dénoncé les crimes commis par la Reichswehr noire, établi la connivence qui existait entre cette dernière et la Sainte-Vehme, et démontré que, non seulement l'État-major allemand ne les ignorait pas, mais qu'ils avaient été ordonnés par lui.

Sommé de fournir des précisions à cet égard, il avait accusé le lieutenant Schultz<sup>(1)</sup> d'être l'instigateur de ces crimes, tant et si bien que, traduit devant les tribunaux, *ce dernier avait été condamné et la peine de mort.*

Comme bien on pense, cette affaire eut un retentissement considérable car le lieutenant Schultz n'était pas seulement l'un des leaders les plus en vue des « *Compagnons du Désespoir* » et du parti nationaliste, *il était aussi le commandant en chef de la Reichswehr noire*, et à ce titre, *servait sous les ordres immédiats du général Groeber, ministre de la Reichswehr.*

Or, bien que n'ayant nullement à intervenir dans les affaires intérieures de l'Allemagne non occupée, l'État-major britannique ne s'en émut pas moins de certaines révélations faites à l'occasion de ce procès par Paul Schmidt.

Ce dernier n'avait-il pas déclaré en effet, qu'il se faisait fort d'établir que dans la zone même occupée par les troupes anglaises, existaient de nombreux dépôts clandestins d'armes et de munitions ?

N'avait-il pas ajouté que les « *Einwohnerwehren* », c'est-à-dire les milices locales, disposaient à l'insu des Alliés, de deux millions de fusils, de plusieurs milliers de mitrailleuses et d'une grande quantité de munitions ?

Alerté par le général sir Lewis Stanley, *lequel avait d'excellentes raisons pour tenir comme bonnes et valables les révélations de Paul Schmidt*, l'Intelligence Service avait procédé immédiatement à une enquête qui avait donné des résultats surprenants.

C'est ainsi qu'un beau jour, on avait découvert dans les caves d'une brasserie, à Cologne, *quatre cents moteurs d'avions.*

Le lendemain, on trouva chez un marchand de ferraille, *un zeppelin entièrement démonté, mais dont toutes les pièces et les moteurs étaient au complet, intacts et soigneusement entretenus.*

Quelques jours plus tard, on découvrit dans un quartier de cavalerie *cinquante-huit mitrailleuses du dernier modèle et six mille fusils en parfait état...*

Étant donnés les résultats acquis, le colonel Arthur Bromley décida d'intensifier son enquête. Munis d'instructions précises, ses hommes perquisitionnèrent un peu partout et, chez de simples particuliers, insoupçonnables en apparence, tellement leur aspect bonace les révélait inoffensifs, découvrirent des choses énormes.

Bientôt, dans les dépôts et dans les parcs du corps d'Occupation, — qui, du coup, s'en trouvèrent encombrés, — s'amoncelèrent canons, mitrailleuses, fusils, fusils mitrailleurs, avions ou hydravions démontés, lance-bombes, lance-torpilles, appareils de visée ou de synchronisation, obus, cartouches, bombes ; réservoirs de gaz asphyxiants, lance-flammes, etc. ; bref, tout un matériel qui eût permis d'assurer l'armement et la dotation d'un corps d'armée sur le pied de guerre.

Venant brocher sur le tout, on trouva enfin, dans les poches d'un suspect arrêté fortuitement, le fameux « *Manuel du Stahlhelm* », dont on connaissait l'existence certes, mais que jusqu'alors, nul n'avait réussi à se procurer.

Dès lors, on fut fixé...

On fut fixé, non seulement, sur le plan d'action, les méthodes de propagande et la volonté de revanche des nationalistes allemands, mais aussi, et surtout, sur le degré de confiance qu'il convenait d'accorder à leur porte-parole, le Dr Gustav Stresemann, ministre des Affaires étrangères du Reich.

Malheureusement, au lieu d'agir, on temporisa...

Chloroformée par ses pacifistes, à la tête desquels, il convient de situer Lloyd George et Ramsey Mac Donald, l'opinion publique ne réagit pas. Elle tint pour nuls et non avendus, les avertissements qui, venus des bords du Rhin, lui dépeignaient la situation sous son véritable aspect.

Elle ne s'émut même pas quand elle apprit que, au début de mai 1928, neuf cent mille adhérents du *Stahlhelm*, tous anciens combattants, avaient défilé pendant dix heures d'horloge, dans Berlin pavoisée.

Pour la réveiller ; il fallut ce coup de tonnerre que fut l'assassinat de Paul Schmidt, lequel fut perpétré en pleine zone d'occupation, dans des cir-

1 — Rigoureusement authentique.



constances atroces, par ordre des « *Compagnons du Désespoir* ».

Alors, elle comprit, se fâcha et exigea des sanctions.

Afin de lui donner satisfaction, on ne crut pouvoir mieux faire que de charger James Nobody de procéder à une enquête aussi large et aussi complète que possible.

C'est avec empressement que le grand détective se mit à la disposition du général sir Lewis Stanley.

Huit jours plus tard, il remettait entre les mains de la police allemande, afin qu'elle statuât sur son sort, le lieutenant Heiren, commandant les troupes de choc du parti national-socialiste, lequel n'était autre que l'assassin de l'infortuné Paul Schmidt.

*Au cours de l'interrogatoire que lui firent subir les policiers allemands, le lieutenant Heiren reconnut avoir été mandaté par la Sainte-Vehme pour commettre cet assassinat.*

*Il reconnut, en outre, que, après avoir, abattu Paul Schmidt à coups de revolver, il l'avait enterré vivant au fond d'un bois.*

L'arrestation de Heiren fit d'autant plus de bruit, que cet officier avait joué un rôle de tout premier plan, au moment où Hitler tenta son fameux « putsch » à Munich.

A cette époque, en effet, le lieutenant Heiren servit d'officier de liaison entre Hitler, Rosbach et Ludendorff, dans la villa duquel il avait installé ses services...

Donc, dès son arrivée, James Nobody marquait un premier point.

Il n'allait pas tarder à en marquer d'autres... Qu'on en juge plutôt...

### **Où James Nobody s'en prend à la Sainte-Vehme...**

Encore que menée rondement, l'enquête qui devait aboutir à l'arrestation du lieutenant Heiren, n'en fut pas moins fertile en incidents d'une très réelle gravité.

Ayant acquis dès le premier jour, la certitude que, non seulement la police allemande connaissait et protégeait le meurtrier de Paul Schmidt, mais aussi que le meurtre avait été ordonné par la

Sainte-Vehme et exécuté par les « *Compagnons du Désespoir* », James Nobody résolut de faire d'une pierre deux coups, *c'est-à-dire de démasquer, en même temps que l'auteur du crime, ceux qui, dissimulés dans l'ombre, avaient conçu ce crime.*

Mais, comme bien on pense, n'approche pas qui veut ce tribunal occulte, dont les jugements sont sans appel et qui, à travers les âges, a conservé et transmis jusqu'à nous, le droit que s'arrogeaient les « *Francs-Juges* », de prononcer et de faire exécuter les verdicts les plus impitoyables.

Où siégeait-il, tout d'abord ?

« *Nulle part et partout !* » lui répondirent les initiés.

Une telle réponse ne pouvant le satisfaire, James Nobody pensa avec juste raison, que s'il parvenait à mettre la main sur l'un de membres de l'association, par lui il parviendrait sûrement jusqu'à ceux qui la dirigent.

Mais, quels étaient-ils, ceux-là ?

Des nobles ou des manants ?

Autrement dit, la fonction terrible et mystérieuse de « *Franc-Juge* », était-elle assumée comme autrefois par les représentants de cette noblesse qui se prétend la plus ancienne de l'Europe, ou, s'étant modernisée, la Sainte-Vehme n'acceptait-elle pas pour dirigeants des personnages qui, bien que n'étant pas « *nés* », n'en faisaient pas moins partie, à un titre quelconque, de l'élite de la nation ?

A ne s'en tenir qu'aux statuts qui régissent cette association, lesquels ont été conçus par Charlemagne lui-même, il est bien évident que le grand Empereur n'eût jamais admis cette seconde hypothèse.

Pour faire partie du « *Saint-Tribunal* », il fallait, selon lui, être comte ou, pour le moins, baron...

Mais en notre siècle égalitaire, à une époque où l'interpénétration des castes est telle qu'on a pu voir l'an dernier sans en être autrement offusqué, la propre sœur du Kaiser, épouser un simple « *roturier* » et, qui plus est, un danseur professionnel, il eût été bien surprenant que la Sainte-Vehme ne se fût adaptée aux nécessités de l'heure et n'eût pas sollicité certains concours.

N'assassine pas qui veut, d'ailleurs.

En cela, comme en tout, il y faut la manière...

Tel individu est parfaitement capable de concevoir et d'ordonner un crime qui, personnelle-

ment, répugnerait à le commettre.

Après avoir longuement réfléchi et examiné le problème dans son ensemble, James Nobody s'en fut trouver le conservateur des archives de la préfecture de police de Cologne et, le plus naturellement du monde, le pria de lui communiquer les dossiers des crimes, anciens ou récents, attribués à la Sainte-Vehme.

A l'énoncé de cette demande, le conservateur effectua un bond formidable sur sa chaise.

— Ah ! ça, bégaya-t-il, en se tournant vers James Nobody qui, très calme, le regardait en souriant, seriez-vous donc las de vivre ?

— Vous dites ? demanda le grand détective, que cette réponse étonna quelque peu.

— Je dis, répondit l'Allemand, que, à moins d'être fou, il faut bien se garder de s'attaquer aux Francs-Juges ; car, ceux-là, ont becs et ongles pour se défendre.

— Je n'en disconviens pas, fit James Nobody dont cette résistance imprévue n'avait en rien altéré la bonne humeur ; aussi n'entre-t-il pas dans mes intentions de les attaquer. Ce que je voudrais savoir, c'est si je dois les tenir pour des criminels ou pour des justiciers.

— Aucun doute n'est possible à cet égard, s'écria le conservateur ; ce sont des justiciers. Non seulement ils ignorent la haine, mais ils ont une très haute conception du devoir.

— Qu'en savez-vous ? insista James Nobody qui, dès ce moment, ne quitta plus son interlocuteur des yeux.

L'autre eut une seconde d'hésitation.

— Je n'en parle que par ouï-dire, déclara-t-il enfin, car, personnellement, je n'entretiens aucun rapport avec eux. Mais il est de notoriété publique...

— Qu'ils viennent encore de faire assassiner un homme, n'est-il pas vrai ? trancha James Nobody.

— Qu'osez-vous insinuer là ? s'exclama le fonctionnaire que, ce coup droit sembla éberluer.

— Je n'insinue pas, j'affirme, déclara le grand détective, que Paul Schmidt a été assassiné par ordre des Francs-Juges. A ce titre, ils tombent sous le coup de la loi. En-conséquence, je vous demande, — et, au besoin, je vous ordonne, — de me remettre immédiatement tous les dossiers, sans en excepter un seul, relatifs aux tristes exploits de la Sainte-Vehme.

L'attitude résolue et plus encore le ton qu'il employa pour réitérer sa demande, en imposèrent tellement au fonctionnaire allemand, qu'il comprit que toute résistance serait vaine.

— Soit ! fit-il ; je vais vous remettre ces dossiers. Mais comme je ne tiens nullement à être traduit devant les Francs-Juges, je veux qu'il soit bien spécifié que vous m'avez contraint à agir de la sorte.

— Je suis prêt à vous donner tous les apaisements nécessaires, répondit James Nobody ; que faut-il que je fasse ?

Le fonctionnaire hocha tristement la tête...

— Je ne vois, fit-il, apeuré, qu'un moyen de me soustraire à leur vengeance.

— Quel est-il ?

— *L'emprisonnement !* répondit le conservateur, *non pas l'emprisonnement dans l'un des établissements pénitentiaires de Cologne, mais bien l'emprisonnement dans les locaux disciplinaires de la prévôté britannique. C'est là, et là seulement, que je serai en sûreté. N'est-ce-pas trop exiger de vous ?*

— Diable ! fit James Nobody, ému malgré lui ; ces gens-là sont-ils donc si terribles que vous en ayez peur à ce point ?

Le fonctionnaire jeta autour de lui un coup d'œil scrutateur puis, se penchant vers James Nobody, à l'oreille, il lui dit tout bas :

— *Les Francs-Juges sont partout. Ils voient et savent tout et, pour dire le vrai, je ne suis pas très sûr qu'ils n'aient pas entendu notre conversation.*

— Vous voulez, rire, sans doute ? se récria James Nobody ; comment auraient-ils pu nous entendre, alors que nous sommes seuls en ce bureau ?

Il n'avait pas achevé que, lancée d'une main sûre, une pierre autour de laquelle un papier était fixé par une ficelle, vint, après avoir brisé l'un des carreaux de la fenêtre, tomber à ses pieds.

— Oh ! oh ! s'exclama le grand détective, en se précipitant à la fenêtre pour voir d'où pouvait bien provenir ce singulier projectile ; oh ! oh ! qu'est-ce que cela ?

— Cela, murmura l'infortuné fonctionnaire, c'est très probablement la réponse à votre dernière question.

— Voyons ? fit James Nobody, désolé de n'avoir pu découvrir l'auteur de ce geste...

Se baissant, il ramassa le papier, l'ouvrit et lut à haute voix :

*« Le Tribunal secret de la Sainte-Vehme rappelle à qui de droit, qu'il est interdit sous peine de mort, d'essayer de percer le secret de ses délibérations.*

*« Il rappelle, en outre, que si la parole est d'argent, le silence est d'or.*

*« à bon entendeur, salut ! »*

Les deux hommes se regardèrent, ahuris...

— Que vous disais-je ! s'exclama le fonctionnaire, dont la consternation faisait peine à voir.

Il est de fait, reconnut James Nobody, soucieux, que ces gens-là me paraissent doués d'un certain toupet. Je me demande, à moins qu'ils n'aient installé un microphone ici, comment ils ont pu faire pour assister à notre conversation.

— Qu'ils disposent ou non d'un microphone, fit le conservateur, une fait demeure acquis : ils connaissent vos projets. Cela étant, je vous supplie d'y renoncer. Il y va de votre vie.

C'était mal connaître James Nobody que de lui conseiller de commettre une lâcheté. Aussi, la riposte fut claire et nette.

— Moi, s'écria-t-il ; moi, James Nobody, m'incliner devant une sommation de ces pantins prétentieux et ridicules ! Ah ! ça, pour qui me prenez-vous ? Non seulement j'enregistre leur défi, mais que Dieu me damne, si je ne le relève pas avant qu'il soit longtemps !

Après quoi, il ajouta :

— En attendant, veuillez me remettre les dossiers que je suis venu chercher.

Le conservateur s'empressa d'obéir...

En sa présence, James Nobody les plaça sous scellés, puis il lui en donna un reçu.

— Maintenant, poursuivit-il, que désirez-vous faire ? Voulez-vous demeurer ici ou me suivre ?

Après avoir réfléchi un moment, le fonctionnaire répondit :

— Le billet que vous venez de recevoir me démontre que notre conversation a été surprise. Il en résulte que, désormais, je ne serais pas plus en sûreté chez vous que chez moi. Je préfère donc rester à mon poste. C'est ici, et non ailleurs, que j'attendrai la suite des événements...

Le lendemain, quand James Nobody revint au bureau des archives pour remettre au conservateur les dossiers que ce dernier lui avait confiés la veille, il eut la surprise d'apprendre que

l'infortuné était mort au cours de la nuit...

Et, comme il insistait auprès du conservateur adjoint pour savoir à quoi les docteurs avaient attribué ce décès, l'autre, avec un sourire ambigu, lui répondit :

— Apoplexie foudroyante, croit-on... James Nobody s'inclina, sans mot dire... Mais, il n'en pensa pas moins...

### Où James Nobody s'adjoint une collaboratrice précieuse...

C'est en compulsant les dossiers qui lui avaient été remis la veille que James Nobody acquit la preuve formelle de la culpabilité du lieutenant Heiren.

Non seulement cet individu s'était affilié à la Sainte-Vehme, mais ayant prêté le serment d'allégeance, il était devenu l'un des exécuteurs en titre de la redoutable association.

Quel est, en effet, ce serment ?

Et à quoi engage-t-il ceux qui le prêtent ?

Il n'est que d'en publier le texte pour s'en rendre compte.

Le voici, dans toute son horreur :

*« Je jure par le Christ, sur mon honneur et sur mon âme, de vénérer, servir et maintenir toutes les lois du Saint Tribunal ; de me dévouer jusqu'à la mort à cette sainte association ; d'en exécuter les ordres AVEUGLÉMENT, avec fidélité et courage ; DE NE RECONNAÎTRE AUCUNE AUTORITÉ DE LA TERRE AU-DESSUS DE LA SIENNE ;*

*« Je jure de défendre les doctrines et institutions des Francs-Juges contre toute puissance humaine ; contre l'air, le feu, l'eau ; contre tout ce que le soleil éclaire ; contre tout ce que la nuit cache dans ses ombres ;*

*« Je jure de dénoncer au Saint Tribunal tout ce qui, d'après ses lois, mérite remontrance ou châtiment ; de ne dérober ce que je pourrai apprendre des fautes des hommes, NI PAR AMOUR, NI PAR AMITIÉ, NI PAR AUCUNE AFFECTION DE FAMILLE, ni pour or, ni pour argent, ni pour dignité ou privilège quelconque ;*

*« Je jure de n'accorder à aucun condamné ni feu, ni nourriture, ni vêtement, ni asile ; QUAND MÊME MON PÈRE MOURANT ME DEMANDERAIT*

*UN MORCEAU DE PAIN ; QUAND MÊME MON FRÈRE  
TOMBERAIT DE FROID SUR LE SEUIL DE MA PORTE ;  
« Si je manque à ce serment, je me reconnais  
coupable moi-même du crime que j'aurai déro-  
bé à la Justice suprême ; JE CONSENS À SUBIR LA  
PEINE DE MORT QUI Y EST ATTACHÉE ; de prendre  
la place du coupable que j'aurai sauvé ;  
« Je jure de porter toujours amour et respect au  
Saint Tribunal, dans mes actions, dans mes pa-  
roles et les plus secrètes pensées de mon âme<sup>(1)</sup>. »*

En lisant le texte qui précède, James Nobody crut rêver...

— Est-il donc vrai, se demanda-t-il, angoissé, que, à notre époque de progrès, en ce siècle ou la science a permis de réaliser tant de merveilles, il existe, encore des hommes assez vils et assez lâches pour prêter un aussi monstrueux serment ?

Comment ! Ils refuseraient un morceau de pain à leur père ; un vêtement à leur frère ? Leur femme, leur fiancée, leurs amis, n'échapperaient pas à leur colère aveugle et, froidement, ils les enverraient à la mort !

Ah ! ça, de quelle boue sont-ils donc pétris, ceux-là ? Et qui donc a bien pu leur- déformer le cerveau k-ce point, pour que, bénévolement, ils renoncent à tout ce qui fait la joie de vivre ?

Et où trouver, ailleurs qu'en Allemagne, une conception telle du patriotisme qu'elle confine à la barbarie ?

— *By Jove !* s'exclama-t-il, exaspéré ; ces gens-là n'ont pas l'air de se rendre compte qu'ils se ravalent au-dessous du niveau des bêtes ; car les bêtes aiment leurs petits et les défendent le cas échéant.

Les faits étaient là pourtant qui prouvaient l'existence de pareils individus.

Rosa Luxembourg, Karl Liebknecht, Walter Rathenau, Erzberger et tant d'autres n'étaient-ils pas tombés sous leurs coups ?

Et à qui donc attribuer, sinon à la Sainte-Vehme, le meurtre plus récent encore de l'infortuné Paul Schmidt ?

Mais celui-là, du moins, serait vengé.

Dût-il pour ce faire aller traquer Heiren au fond du repaire où, disait-on, il se cachait, James Nobody se jura bien qu'il n'aurait de cesse qu'il ne lui ait mis la main au collet...

Oui, mais, comment l'atteindre ?

En quel antre mystérieux se terrait-il ?

Et, en tout état de cause, ne bénéficiait-il pas de la protection des autorités du Reich et de l'appui clandestin de la police allemande ?

Résolument, le grand détective se mit à l'étude des dossiers- avec le secret espoir d'y découvrir la lueur qui lui permettrait de se mouvoir dans ce labyrinthe.

Et cette lueur, il la découvrit...

Tandis qu'il parcourait le dossier d'une femme, Frida Stenauer, condamnée l'année précédente à vingt ans de travaux forcés pour haute trahison, il s'aperçut que si cette femme avait été frappée avec une telle rigueur par la justice de son pays, ce n'était pas pour avoir trahi l'Allemagne, mais bien parce que étant affiliée à la Sainte-Vehme, elle avait failli à son serment.

— Diable ! pensa le grand détective ; en voilà une qui ne doit pas précisément porter dans son cœur la Sainte-Vehme et ses dirigeants.

Et, avec un sourire, il ajouta :

— J'ai tout lieu de croire qu'une conversation avec elle, comporterait quelque intérêt ; surtout si l'état d'esprit que je lui prête est effectivement le sien.

Analysant de plus près le dossier de Frida Stenauer, fouillant dans son passé, lequel s'avérait aussi ténébreux que mouvementé, il eut tôt fait de se rendre compte que la vénalité avait été le mobile déterminant de tous ses actes.

Autrement dit, Frida Stenauer vendait ses services au plus offrant et dernier enchérisseur.

Malheureusement, là où elle se trouvait actuellement, elle échappait à toute tentative de séduction.

Incarcérée à Berlin, elle subissait sa peine dans la fameuse prison de la Barnimstrasse, laquelle, comme on sait, est spécialement réservée aux femmes.

Comment l'atteindre dans ces conditions et, surtout, comment s'entretenir utilement avec elle ?

— Qu'à cela ne tienne ! décida-t-il, après avoir longuement réfléchi ; puisque je n'ai pas d'autres moyens à ma disposition, je vais la faire évader...

Et comme, chez lui, l'action suivait immédiatement la décision, il se mit à l'œuvre aussitôt.

Afin de ne rien laisser au hasard, il prépara cette

1 — Rigoureusement authentique.



évasion avec un soin, une méthode et une technique qui, plus tard, quand il eut réussi, plongèrent dans l'admiration les Boches eux-mêmes :

A dire le vrai ; jamais ils ne lui pardonnèrent le tour pendable qu'il leur joua en l'occurrence. Le plan qu'il élaborait et qu'il eut la plus extrême difficulté tellement il comportait de risques graves — à faire approuver par le général sir Stanley Lewis, était admirable de simplicité.

Basé tout entier sur la connaissance approfondie de la psychologie allemande et aussi sur la technique pénitentiaire en honneur outre-Rhin, il dénotait un sens si aigu de l'observation, une telle sûreté dans la déduction, qu'on s'accorde à le reconnaître comme l'un des plus remarquables exploits réalisés jusqu'ici par cet homme de génie.

Mais pour que ce plan pût réussir, il fallait que James Nobody fût secondé par une femme ayant un « *cran* » égal au sien, c'est-à-dire une femme sur laquelle, quoi qu'il arrivât, il pût entièrement compter.

Or, il se trouva que, à l'époque où se produisirent les événements que j'entreprends de conter, Jenny Burns, l'une des meilleures auxiliaires de l'« *Intelligence Service* » britannique, se trouvait précisément en mission à l'armée du Rhin.

Bien que n'ayant jamais eu l'occasion de la rencontrer, James Nobody n'en connaissait pas moins le glorieux passé de cette femme qui, avant, pendant et après la guerre, n'avait jamais cessé de lutter avec une énergie farouche et un talent hors de pair, contre ceux qu'elle tenait pour les dignes successeurs des Huns.

Issue d'une très honorable famille du pays de Galles, elle avait fait d'excellentes études et, possédant à un degré suprême le don des langues, elle parlait et écrivait couramment les différents idiomes européens.

C'est d'ailleurs à cette particularité qu'elle devait d'être entrée au service de contre-espionnage anglais, où elle rendit des services à ce point signalés que ses collègues masculins, ne pouvant lui offrir une preuve plus tangible de leur admiration, l'avaient surnommée Miss Tempest.

Pourquoi ce surnom ?

Parce que, à maintes reprises, elle avait bousculé avec une si déconcertante aisance et avec une si prodigieuse rapidité les plans du Grand

État-major allemand, qu'on eût dit qu'une tempête, mieux encore : un ouragan, avait passé par là.

Et, chose étrange, bien qu'elle ait vécu en Allemagne pendant la plus grande partie de la guerre, jamais — bien qu'ils connussent sa présence à Berlin — les espions du Kaiser ne réussirent à la repérer.

On disait d'elle qu'elle pratiquait sa profession comme d'autres pratiquent un sport.

Tout cela, James Nobody le savait...

C'est pourquoi, faisant état du prestigieux passé de Jenny Burns, il crut ne pouvoir mieux faire que de solliciter sa collaboration.

C'est sans la moindre hésitation, avec un courage qui confinait à la témérité, — car le moins qu'elle risquât c'était une condamnation à dix ans de forteresse, — que Jenny Burns accepta de jouer le rôle primordial que lui avait réservé le grand détective en cette affaire.

Comme d'habitude, elle devait s'en tirer à son honneur.

Mais, ainsi qu'on va le voir, ce ne fut pas sans peine...

### **Où James Nobody fait connaissance d'un Boche authentique et notoire.**

Savez-vous ce que signifie ce mot fort en honneur outre-Rhin : « *Schadenfreude* » ?

Il signifie tout simplement : *la joie de nuire*.

A lui seul, il suffit à caractériser ce sadisme particulier à la « race élue », laquelle, à quelques exceptions près, ne se complaît que dans le mal et — *la suite de cet ouvrage vous le démontrera amplement* — ne rêve que plaies et bosses.

Quoi qu'il en soit, si quelqu'un, en Allemagne, appréciait et pratiquait à un degré jusqu'alors inégalé la « joie de nuire », c'était bien Herr Ludwig von Ernst, Polizeidirektor<sup>(1)</sup> de la bonne ville de Cologne.

Vous entasseriez un Pélion d'iniquités sur un Ossa de dénis de justice, allant jusqu'aux limites de l'in vraisemblable, vous imagineriez les pires choses qui soient, que vous n'arriveriez pas encore à égaler les prouesses de ce Brande-bourgeois, sacré « grand homme » par ses compatriotes, mais

<sup>1</sup> — Préfet de police.

que vous et moi, tiendrions pour un vulgaire forban.

De même que la plupart, de ses pairs, il se vautrait dans la fange, comme un pourceau se vautre dans sa bauge. Et il n'était jamais aussi heureux que quand, le soir venu, il récapitulait les horreurs commises par lui au cours de la journée.

Triste individu en somme, mais d'autant plus dangereux que, détenant une parcelle d'autorité, il en abusait de façon invraisemblable.

Aussi quelle ne fut pas sa joie, quand, un soir, à la brasserie où il fréquentait d'habitude, s'étant permis quelques privautés, il reçut, d'une jeune infirmière anglaise, deux soufflets vigoureusement appliqués sur le groin.

Feignant une colère qu'il n'éprouvait à aucun degré, — car des soufflets il en avait reçu tant et plus, — il fit mine de se fâcher et, appelant un gendarme qui, paisiblement, humait un piot à une table voisine, il lui donna l'ordre d'arrêter et de mettre en lieu- sûr la jeune récalcitrante.

Esclave du devoir, le gendarme obéit et, après avoir passé les, menottes à sa victime, il l'emmena vers le plus prochain poste de police où, après l'avoir bel et bien écrouée, il attendit, en fumant une pipe, la suite des événements.

Ils ne devaient pas tarder à se produire...

C'est là en effet que, deux heures plus tard, quand il eut avalé le nombre réglementaire de verres de « *Spattenbrau* » qui correspondait à sa faculté d'absorption, vint le rejoindre le Polizeidirektor.

Et, tout de suite, il entra dans le vif du sujet...

Au gendarme qui, les doigts sur la couture du pantalon, les yeux fixés à vingt pas devant soi — ainsi que le prescrit le règlement sur le service intérieur, — l'écouta respectueusement, il expliqua ce que voici :

— Vous comprenez bien que moi, Herr Ludwig von Ernst, Polizeidirektor de Cologne, je ne puis rester sur un affront pareil.

— Cela me paraît impossible, en effet, répondit le gendarme.

— Encore que les gifles reçues par moi, m'aient été octroyées en dehors et pour une cause étrangère au service, il n'en demeure pas moins que mon prestige s'en trouve grandement diminué.

— Je pense ainsi, fit le gendarme ; et, toute révérence gardée, j'estime qu'une sanction s'impose.

Le Polizeidirektor lui lança un coup d'œil admiratif...

— *Herr Gott Sakrament!* s'exclama-t-il ; savez-vous que vous êtes un type remarquablement intelligent ?

Ne s'attendant nullement à cet éloge, pudiquement le gendarme baissa les yeux...

— N'étant que stagiaire, susurra-t-il, je n'ose prétendre à ce qualificatif. Mais soyez assuré que, quoi qu'il arrive et quoi que vous décidiez, mon dévouement vous est acquis.

— C'est vrai cela ? s'enquit Ludwig von Ernst enthousiasmé.

D'un geste bref, le gendarme se signa la poitrine...

Après quoi, il ajouta :

— *Par l'eau, par le fer, par le feu* ; je vous en donne l'assurance.

Ludwig von Ernst tressaillit...

Puis, se signant également, il demanda :

— Appartiendriez-vous *également* à la Sainte-Vehme ?

— J'ai cet honneur, répondit le gendarme.

— Quel âge avez-vous

— J'ai « trente-trois ans »<sup>(1)</sup>.

— Et vous n'êtes que simple gendarme ! s'exclama Ludwig von Ernst, éberlué.

— Quoi d'étonnant à cela, répondit le gendarme, puisque la Sainte-Vehme en a ainsi décidé ?

— Vos chefs, du moins, connaissent-ils le grade éminent que vous possédez dans notre Sainte Association ? Se doutent-ils qu'ils ont sous leurs ordres, l'une des « *lumières de la loi* » ?<sup>(2)</sup>

Le gendarme eut un sourire...

Un sourire qui ressemblait étrangement au sourire de James Nobody...

— Non seulement ils l'ignorent, répondit-il, mais il importe, dans l'intérêt supérieur de la patrie, qu'ils continuent à l'ignorer.

Ludwig von Ernst le regarda, béant d'admiration...

— Voilà, fit-il en faisant le gros dos, une leçon que je ne suis pas prêt d'oublier. Tant d'abnégation jointe à un si haut sentiment du devoir, me stupéfie.

Et, lyrique, il s'écria :

1 — Avoir « *trente-trois ans* » ; c'est avoir franchi les degrés d'apprenti, de compagnon.

2 — Tel est le titre donné par la Sainte-Vehme aux compagnons âgés de « trente trois ans »



— *Deutschland über alles !* L'Allemagne n'est pas morte, puisqu'elle a encore des fils tels que vous !

Mais le gendarme eut tôt fait de refréner cet enthousiasme...

Rivant ses yeux sur ceux du Polizeidirektor, lequel, conscient de son infériorité, tenta vainement de se soustraire à ce contact visuel, posément, il lui déclara :

— Vous venez, mon cher frère et très honoré monsieur, d'invoquer le sentiment du devoir. Tout Allemand digne de vivre, n'a pas d'autre raison d'être. Le devoir est l'indissoluble lien qui nous unit tous. Ce lien, rien ni personne ne pourra le trancher, tant que, fidèles à notre serment, nous resterons groupés autour de nos chefs vénérés.

Cette déclaration eut pour don de déchaîner l'enthousiasme de Ludwig von Ernst...

— Vive à jamais Hitler ! hurla-t-il, en assénant un violent coup de poing sur la table. Hurrah ! pour Seldte et pour Othon de Neustadt.

Cette manifestation, pour si imprégnée de loyalisme qu'elle fut, sembla mécontenter vivement le gendarme qui sur le mode sévère, déclara :

— Quels noms venez-vous de prononcer là ? Et comment ne comprenez-vous pas que dans cette ville, où fourmillent les espions anglais, il est indispensable de taire certains secrets ?

Et, haussant le ton, il ajouta :

— Le diable m'emporte si je vous savais si bavard. J'ai comme un regret de m'être manifesté à vous, car j'ai l'impression que ma mission va s'en trouver compromise. Je vous avoue que ce serait là un irréparable désastre. Un désastre dont vous auriez à répondre devant notre Saint Tribunal.

Du coup, Ludwig von Ernst s'effondra...

La Sainte-Vehme, en effet, passait pour avoir la main lourde et certains avaient disparu, qui avaient refusé de tenir pour un dogme cette vérité première.

Aussi capitula-t-il aussitôt...

Fixant à son tour le gendarme, il lui dit :

— Bien qu'ignorant tout de la mission qui vous a été confiée et à laquelle vous venez de faire allusion, je vous donne ma parole d'honneur que, quelle qu'elle soit, dussé-je entrer en lutte contre l'autorité britannique, il n'est rien que je ne fasse pour vous venir en aide.

Et, s'administrant un violent coup, de poing sur

la poitrine, il ajouta :

— Dieu merci ! Mon influence est assez grande et mes pouvoirs suffisamment étendus pour que, en tout état, de cause, je puisse me mettre à la disposition de mes amis.

Courtoisement, le gendarme s'inclina et, poliment, déclara :

Soyez assuré, cher frère et très honoré monsieur, que je n'en ai jamais douté.

Puis, ayant promené autour de lui un regard scrutateur :

— Ne trouvez-vous pas, poursuivit-il, que nous serions mieux ailleurs pour... causer ?

Le Polizeidirektor saisit la balle au bond...

Qu'à cela ne tienne ! s'exclama-t-il, allons chez moi. Là, du moins, personne ne viendra nous déranger.

— Soit ! fit le gendarme, qui eut un nouveau sourire, allons chez vous.

Et, il ajouta ironiquement :

— Pourvu que quelque espion anglais ne soit pas à l'écoute, tout ira pour le mieux.

Lors, le Polizeidirektor partit d'un formidable éclat de rire...

— Les espions anglais ! éructa-t-il ; vous redoutez cette engeance ? Si vous saviez avec quelle facilité je les « mets dans ma poche ».

Et ; tout hilare, il emmena... James Nobody à son domicile.

Ce dernier n'y devait pas perdre son temps...

### **Où James Nobody commence à manœuvrer...**

Ainsi qu'on a pu s'en rendre compte, les renseignements que, en moins d'une heure, venait de se procurer James Nobody n'étaient pas de mince importance.

Non seulement il avait acquis la certitude que Herr Ludwig von Ernst, était l'un des affiliés de la Sainte-Vehme, mais grâce aux indiscrétions commises par le Polizeidirektor, il avait appris les noms de trois des principaux chefs de cette redoutable association.

C'est alors que, pour la première fois peut-être, le grand détective comprit pourquoi des hommes qui, comme Hitler et Seldte, n'appartenaient pas à la noblesse, n'en détenaient pas moins, en

Allemagne, un pouvoir quasi souverain.

Ludendorff lui-même, Ludendorff, l'éternel conspirateur, Ludendorff que, là-bas, on adore à l'égal d'un dieu, et autour duquel se groupent tous ceux qu'à l'âme l'esprit de revanche, tous ceux qui aspirent au rétablissement de la monarchie, Ludendorff, ce « drapeau vivant », n'était-il pas obligé de compter avec eux ?

Qu'ils fissent un geste, un seul, et des millions d'hommes jeunes, actifs, entreprenants, supérieurement entraînés dans les formations secrètes du « *Stahlhelm* » et de la « *Reichbanner* », ne répondraient-ils pas à leur appel ?

D'où donc Hitler et Seldte tiendraient-ils ce pouvoir immense, qui en faisait les égaux des hobereaux les plus titrés, sillon de la Sainte-Vehme ; dont, évidemment, ils étaient les hommes-liges.

— Décidément, pensa James Nobody en se laissant choir lourdement, à l'allemande, dans le fauteuil que, d'un geste large, venait de lui indiquer Ludwig von Ernst, il faudra que je tire cette affaire au clair, mon excellent ami le colonel Arthur Bromley et les agents qu'il emploie n'ayant pas du tout l'air de se douter que tout le monde conspire ici...

Quoi qu'il en soit, les premiers résultats qu'il venait d'obtenir le remplissaient d'aise et lui faisaient bien augurer du succès de sa mission.

Aussi, résolut-il de les exploiter immédiatement.

Se tournant vers son hôte, lequel s'affairait autour d'une cave à liqueurs copieusement garnie :

— Que diable faites-vous donc, cher frère et très honoré monsieur ? lui demanda-t-il, en souriant.

L'autre se retourna...

— Ce que je fais ? Vous le voyez bien, répondit-il ; je prépare des cocktails.

— Des cocktails ! Auriez-vous encore soif ?

Le Polizeidirektor eut un gros rire...

— Par principe, déclara-t-il, j'ai toujours soif. N'est-ce point un Français, — il s'en trouve parfois d'intelligents, — qui a prétendu que « boire était le propre de l'homme » ?

— Pardon ! rectifia James Nobody, qui ne put dissimuler un sourire, votre citation est inexacte. Rabelais n'a pas dit « boire », il a dit « rire », ce qui n'est pas la même chose.

Têtu, le Polizeidirektor répliqua :

— N'est-ce point le verre en main, qu'on rit et

qu'on s'amuse le mieux ?

Ne voulant point entamer une discussion bachique avec cette outre à bière, James Nobody freina immédiatement...

— Vous semblez oublier, cher frère et très honoré monsieur, lui fit-il remarquer, que nous ne sommes pas venus ici pour nous amuser, mais pour prendre certaines décisions...

— Des décisions ? fit Ludwig von Ernst, ahuri ; lesquelles ?

— N'avez-vous pas, reçu tout à l'heure une maîtresse paire de gifles ?

— Certes ! Mais je ne vois pas...

— Pratiqueriez-vous le pardon des injures ? insista James Nobody, gouailleur ; ce serait là un exemple touchant.

Du coup, le Polizeidirektor se rebiffa...

— Moi ! éructa-t-il ; moi, pratiquer le pardon des injures ! Ah ! ça, pour qui me prenez-vous donc ? D'ailleurs, cette sacrée garce d'Anglaise, n'est-elle pas en cellule ?

— Elle y est certainement, répondit paisiblement James Nobody, puisque c'est moi qui l'y ai enfermée. Mais cela ne veut pas dire qu'elle y demeurera éternellement, et, dès demain...

— Eh ! bien, que se passera-t-il demain ? interrompit Ludwig von Ernst, dont les fumées de l'alcool commençaient à embrumer le cerveau.

— Il se passera, répondit le détective, que ne la voyant pas reparaitre à son hôpital, les autorités britanniques feront une enquête, apprendront ce qui s'est passé, et vous obligeront à la relâcher.

L'autre se rembrunit...

— *Herr Gott Sakrament !* s'exclama-t-il, furieux ; c'est que c'est vrai ! Comment, diable, n'avais-je pas pensé à cela ?

— Il est même possible, poursuivit James Nobody, que l'affaire aille beaucoup plus loin et que, étant donnée la personnalité en question, on vous oblige, soit à démissionner, soit à lui faire des excuses.

— Que m'apprenez-vous là ? balbutia en pâlisant Ludwig von Ernst ; cette femme ne serait-elle donc pas une simple infirmière ?

De façon fort irrespectueuse, James Nobody haussa les épaules...

— Décidément, fit-il ensuite, sur un ton moitié figue moitié raisin, vous n'êtes pas de taille,



et je commence comprendre pourquoi le Saint-Tribunal, ne vous prenant pas au sérieux, vous laisse « moisir » dans les grades subalternes.

Et, haussant le ton, il poursuivit :

— Comment voulez-vous qu'on ait confiance en vous, puisque vous n'êtes même pas capable d'identifier une femme aussi connue et aussi redoutable que l'est Jenny Burns ?

— Comment ! bégaya le Polizeidirektor, cette femme est Jenny Burns ?

— Puisque je vous le dis.

— La fameuse espionne anglaise ?

— Celle-là même.

— Mais alors, elle n'est pas infirmière ?

— Parbleu !

— *Ach !* S'il en est ainsi, meugla Ludwig von Ernst, en s'effondrant sur un fauteuil, je suis « fou-tu », moi !

— Cela m'en a tout l'air.

— Jamais les Anglais ne me pardonneront une gaffe pareille !

— Et la Sainte-Vehme encore moins. De pâle qu'il était, le Polizeidirektor devint livide...

— Qu'à donc à voir la Sainte-Vehme, en cette affaire ? fit-il, singulièrement inquiet cette fois.

— La question est plaisante, vraiment, répondit James Nobody, narquois. Comment ! Il vous échoit la chance extraordinaire de repérer Jenny Burns, — laquelle, ne l'oublions pas, a été condamnée, par notre Saint Tribunal, — et, au lieu de la faire prendre en filature par les meilleurs de vos agents, au lieu de la « *faire disparaître sans laisser de traces* », vous vous amusez à lui faire des « *mamours* », à tel point que, pour se libérer de vos importunités, elle a été contrainte de vous gifler !

Livide, tremblant de tous ses membres, Ludwig von Ernst écoutait sans mot dire ce violent réquisitoire...

— Bien mieux, poursuivit James Nobody, impitoyable, non content d'avoir commis cette première gaffe, vous vous êtes empressé d'en commettre une seconde. Au lieu d'affecter de prendre la chose en riant, comme tout galant homme eût dû le faire, vous vous êtes fâché tout rouge et vous m'avez contraint, *moi, qui étais spécialement venu là pour la surveiller*, de l'arrêter au vu et au su de tout le monde.

Et, comme, écrasé, Ludwig von Ernst ne pipait

mot, méprisant, James Nobody ajouta :

— Il est permis d'être maladroit, certes, mais pas à ce point-là, tout de même.

Cette fois, c'en était trop...

Le Polizeidirektor éclata en sanglots.

James Nobody le laissa pleurer à son aise, puis voyant que, désormais, il était incapable de la moindre réaction, il alla vers lui et, tout en lui donnant une tape amicale sur l'épaule :

— Heureusement, fit-il, qu'il est temps encore de réparer la lourde faute que vous, avez commise.

— Vous en avez le moyen ? demanda Ludwig von Ernst, que cette affirmation rasséréna quelque peu.

— Oui, mais à une condition.

Laquelle ?

— Vous allez exécuter point par point les instructions que je vais vous donner.

— Cela, vous pouvez en être sûr.

— En ce cas, c'est parfait, et je vais vous sauver.

Après avoir feint de s'absorber en lui-même, James Nobody reprit :

— Tout d'abord, il me faudrait un ordre d'arrestation, un ordre de transfert et un mandat d'amener.

— Rien de plus facile, fit le Polizeidirektor, en remettant au grand détective les trois documents demandés.

James Nobody vérifia s'ils étaient en règle et si les cachets réglementaires s'y trouvaient apposés ; après quoi, il reprit :

— La première chose à faire, maintenant, c'est de remettre en liberté Jenny Burns ; et cela, devant le plus grand nombre de témoins possible.

— Pourquoi cela ? demanda Ludwig von Ernst, éberlué.

— Mais, tout simplement pour éviter toute réclamation ultérieure. Le Polizeidirektor le regarda, surpris...

— Vous allez sans doute croire que je suis bouché à l'émeri, déclara-t-il, mais j'avoue ne pas comprendre.

James Nobody haussa de nouveau les épaules...

— Il est évident, constata-t-il, qu'il m'est déjà arrivé de discuter avec des gens plus perspicaces que vous.

Et, appuyant sur les mots, il ajouta :

— Comment n'avez-vous pas encore compris

que la mise en liberté de Jenny Burns ne sera que provisoire, et que, dès que vous l'aurez relâchée devant témoins, j'irai l'attendre au coin d'une rue, pour la mettre de nouveau, sous un motif quelconque, en état d'arrestation.

— Sous un motif quelconque ? Jamais les autorités britanniques n'admettront cela ! fit le Polizeidirektor, interloqué.

Aussi n'en sauront-elles rien, répondit James Nobody.

— La police anglaise ouvrira une enquête, entreprendra des recherches, remuera ciel et terre pour la retrouver.

James Nobody eut un nouveau sourire :

— Si la police anglaise la retrouve, là où je vais la conduire, je me verrai forcé de convenir qu'elle est plus maligne que vous et moi, fit-il, goguenard.

— Et, que comptez-vous donc faire de cette femme ?

— Oh ! rien que de très simple, répondit James Nobody avec calme ; je compte l'enfermer pour le restant de ses jours à la prison de la Barnimstrasse, à Berlin.

Cette fois, Ludwig von Ernst comprit...

Il comprit que son interlocuteur, partisan forcené du « *Schadenfreud* », avait résolu de faire disparaître à jamais l'infortunée Jenny Burns.

Aussi sa joie ne connut-elle plus de bornes...

— *Kolossal !* éructa-t-il, en se livrant à une gigue désordonnée, et, serrant dans ses bras, sur son cœur, James Nobody, qui sortit tout meurtri de cette étreinte :

— *Ach !* s'écria-t-il, enthousiaste, vous êtes bien un fils de notre chère Allemagne !

— *Herr Gott !* Mal venu serait celui qui oserait prétendre le contraire ! s'écria James Nobody de plus en plus souriant.

Soudain, Ludwig von Ernst se gratta l'occiput que, comme tout Teuton qui se respecte, il avait proéminent...

— Il me vient une idée ! fit-il, en se tournant vers James Nobody.

— Une idée ? fit ce dernier légèrement inquiet ; quelle idée ?

— J'oserai même dire que c'est une idée géniale ! insista le Polizeidirektor, une idée comme il n'en peut germer que dans le cerveau de bons et loyaux Allemands comme nous !

— Voyons cette idée ? fit James Nobody, dont l'inquiétude allait croissant.

Lors, le regardant avec un bon sourire, un sourire d'ivrogne :

— Si nous buvions la réussite de vos projets ? proposa-t-il à James Nobody, lequel s'attendait à tout mais pas à cela...

— C'est ça, votre idée ? demanda le grand détective, rassuré.

— Y trouveriez-vous à redire ?

— Pas le moins du monde.

— Alors, allons-y !

Et, après avoir composé une savante mixture dans laquelle figuraient à un degré égal des liquides multicolores, il tendit à James Nobody un gobelet plein à ras bord :

— *Prosit !* fit-il, en absorbant d'un trait son verre.

— *Gaudeamus igitur !* répondit en avalant le sien, non sans faire une abominable grimace, le grand détective qui, du coup, pensa être empoisonné.

Fort heureusement, cette grimace passa inaperçue de Ludwig von Ernst qui, tout en posant son verre sur la table, s'écria :

— *Der Teuffel !* Il y a tout de même de bons moments dans la vie. Je n'aurai garde d'oublier ceux que nous venons de vivre ensemble.

Courtoisement, James Nobody s'inclina et poliment, répondit :

— Soyez assuré, cher frère et très honoré monsieur, que je pense de même...

Après quoi, ayant placé dans son portefeuille les trois documents que venait de lui remettre Herr Ludwig von Ernst, cérémonieusement il prit congé de lui.

### Où James Nobody joue un tour pendable aux Boches...

Le surlendemain, vers 10 heures du matin, James Nobody, toujours camouflé en gendarme allemand, se présentait en compagnie de Jenny Burns au greffe de la prison de la Barnimstrasse à Berlin.

Prévenu par un coup de téléphone du Polizeidirektor de Cologne et officiellement averti par la préfecture de police de Berlin, le gardien chef de la célèbre prison l'y attendait.

— Ah ! ah ! fit-il, en apercevant la jeune femme,



c'est là cette fameuse espionne qui, au cours de la guerre et depuis l'armistice, nous a fait tant de mal ! Vous pouvez me la confier, son compte est bon.

Et, féroce, il ajouta :

— Elle peut être assurée que si jamais elle sort d'ici, ce sera entre quatre planches, et les pieds devant.

Puis, s'adressant à deux surveillantes qui se trouvaient là :

— Allez ! Emballez moi cette femme, ordonna-t-il ; et, pour commencer, collez-là en cellule de correction, au pain et à l'eau.

— Faut-il la mettre aux fers ? demanda l'une des surveillantes.

Se tournant vers elle, furieux, il répondit :

— Puisque j'ai dit : *en cellule de correction*, cela va de soi, voyons !

Mais Jenny, Burns n'était pas femme à se laisser molester de la sorte...

S'adressant au gardien-chef, elle lui dit :

— Prenez bien garde à ce que vous allez faire. Quoi que vous en pensiez, je ne suis pas une espionne. J'ignore même pourquoi j'ai été arrêtée. Si, donc, vous me mettez en cellule, tôt ou tard cela se saura et, que vous le vouliez ou non, vous aurez à répondre de vos gestes.

— Ça, c'est mon affaire ! répondit insolemment le garde-chiourme.

— Sans doute, fit Jenny Burns en tenant vaillamment tête à ce butor, mais l'affaire de l'ambassadeur d'Angleterre est de protéger et de faire respecter ses nationaux. Soyez assuré qu'il ne s'en fera pas faute. Grâce à Dieu, nous avons encore des soldats sur le Rhin et en Rhénanie, assez de fonctionnaires et de notables Allemands, lesquels répondront corps, pour corps de ma personne.

Le coup porta...

S'adressant à James Nobody qui, impassible en apparence, avait assisté à cette scène inouïe, le gardien-chef lui demanda, inquiet :

— Que pensez-vous de cela ? Et les Anglais seraient-ils gens à prendre des otages ?

James Nobody eut un haussement d'épaules terriblement significatif...

— Vous savez bien, répondit-il paisiblement, que les Anglais sont gens à ne s'embarrasser de rien, et qu'ils ont pour habitude de rendre coup

pour coup. Aussi, si j'étais à votre place...

— Eh ! Bien ; que feriez-vous ? interrompit le gardien-chef.

— J'appliquerais le règlement, sans plus. Somme toute, Jenny Burns, quels que puissent être ses crimes, est encore en état de prévention. Elle n'a été ni jugée ni condamnée. Rien, dans ses propos ou dans son attitude, ne nous permet de lui infliger une sanction quelconque. J'estime donc que, prévenue, elle doit être traitée en prévenue et non en condamnée.

— D'autant plus, insista Jenny Burns, qui avait écouté avec attention l'argumentation de James Nobody, que j'affirme de la façon la plus formelle que l'accusation portée contre moi est entièrement fausse.

Cela fut dit sur un tel ton que le gardien-chef comprit qu'il avait tout intérêt à ne point molester sa nouvelle pensionnaire.

— Soit, concéda-t-il, on va vous placer dans une cellule ordinaire. Mais, faites bien attention à vous, au moindre geste ou propos séditieux, je vous enverrai en cellule de correction.

Jenny Burns ne l'honora même pas d'une réponse.

Très digne, elle fut se placer d'elle-même entre les deux surveillantes qui, la saisissant chacune par un bras, l'entraînèrent vers l'intérieur de la prison.

La lourde porte de fer se referma sur elle, comme se referme sur un cadavre la dalle d'un I, tombeau...

Mais, sachant que l'emprisonnement de sa collaboratrice serait de courte durée, James Nobody ne s'émut nullement<sup>(1)</sup>.

Prenant au contraire son air le plus joyeux, il s'écria en se frottant les mains :

— *Et d'une ! Occupons-nous*, — si vous le voulez-bien, — *de l'autre*.

Le gardien-chef le regarda, surpris...

— De quelle autre voulez-vous parler ? demanda-t-il, en se tournant vers James Nobody. Ce fut au tour du grand détective de feindre la surprise...

— Ne vous aurait-on pas prévenu, fit-il, en fouillant dans sa sacoche, dont il sortit un ordre de,

<sup>1</sup> — Elle fut libérée, en effet, huit jours plus tard, avec force excuses, son innocence ayant été établie... par les soins de l'ambassade d'Angleterre. Les Boches en furent pour leur courte honte...

transfert, que vous auriez à remettre entre mes mains une nommée...

*Il fit semblant de parcourir le document comme s'il avait oublié le nom de la détenue à transférer...* une nommée Frida Stenauer, condamnée pour haute trahison, et que désire interroger de nouveau, pour une affaire connexe, le Polizeidirektor de Cologne ?

Et, tendant l'ordre de transfert au gardien-chef, il ajouta :

— Voyez plutôt...

L'autre prit le document, le parcourut, examina attentivement les signatures et les cachets, puis reconnut :

— Évidemment, cet ordre est parfaitement en règle, et je n'ai qu'à m'incliner...

— Parbleu !

Toutefois, je suis extrêmement surpris, reprit-il, que le ministère de l'Intérieur ou la Kriminal-Polizei ne m'aient pas avisé de ce transfert.

— Parce qu'ils l'ignorent totalement, déclara James Nobody.

— Comment cela ? fit le gardien-chef.

— Je vais vous le dire, répondit le grand détective en baissant la voix et en jetant autour de lui un coup d'œil soupçonneux afin de voir si nulle oreille indiscrete n'était à proximité.

Puis, se penchant vers le gardien-chef qui, très surpris, avait suivi avec le plus vif intérêt sa mimique, il poursuivit :

— Je vais vous le dire, mais à la condition expresse que vous garderez pour vous les confidences que je vais vous faire.

— Cela, je vous en donne ma parole d'honneur.

— J'en prends note, fit James Nobody qui, devant l'air ahuri du gardien-chef, avait toutes les peines du monde à garder son sérieux.

Et, soudain, il demanda :

— Avez-vous déjà entendu parler de la Sainte-Vehme ?

L'autre tressaillit et devint blême...

— Je pense bien ! s'exclama-t-il, c'est même de sa toute-puissante intervention que tout Allemand, vraiment digne de ce nom, attend le salut.

— Telle est vraiment votre pensée ?

— Je vous en donne l'assurance.

— Eh ! bien, déclara James Nobody, sachez, en ce cas, que Son Excellence Ludvig von Ernst,

Polizeidirektor de Cologne, et membre du Saint Tribunal, vient d'acquiescer la preuve que Frida Stenauer, non contente de trahir la patrie, a, par surcroît, livré aux Anglais que la peste les étouffe ! — les secrets de la Très Sainte Association.

Et, farouche, il ajouta, en se signant :

— *Par l'eau, par le fer, par le feu !* il faut qu'elle expie !

A sa grande stupéfaction, le gardien-chef répondit par un signe pareil et, d'une voix gutturale, déclara :

— *Par l'eau, par le fer, par le feu ! elle expiera !*

Ainsi, le gardien-chef appartenait également à la Sainte-Vehme !

— Décidément, pensa James Nobody, pour peu que cela continue, je vais être le seul, en Allemagne, à n'être pas affilié à cette peu banale association.

Il n'en servit pas moins sa chance avec son habituelle présence d'esprit...

Feignant la joie la plus vive, il s'écria, en levant les yeux au ciel, comme pour le remercier de lui avoir ménagé une telle rencontre :

— Dieu est grand, et il protège visiblement notre chère Allemagne, puisqu'il permet aux deux modestes fonctionnaires que nous sommes, d'assurer la vengeance de nos maîtres vénérés et de punir la trahison.

— Dieu est grand, en effet, répondit avec componction le gardien-chef.

— Comprenez-vous pourquoi, maintenant, reprit le grand détective, il importe que Frida Stenauer soit transférée à Cologne dans le plus grand secret ?

Et, prenant par le bras le gardien-chef, il le mena devant la fenêtre du greffe et lui montrant une auto cellulaire qui stationnait dans la cour :

— C'est afin d'éviter toute indiscretion, tout inutile changement de train, toute question inopportune, que Son Excellence le Polizeidirektor a mis à ma disposition, — *ou plutôt à la disposition de la Sainte-Vehme, dont je ne suis que le très humble serviteur*, — la voiture cellulaire que voilà, pour que je lui ramène par les voies les plus rapides, la traîtresse immonde.

James Nobody n'eut plus à insister...

Convaincu par cette preuve nouvelle, — *car, en Allemagne comme ailleurs, les voitures cellulaires*

ne sont pas à la disposition des simples particuliers, — et couvert par l'ordre de transfert, le gardien-chef remit incontinent Frida Stenauer entre les mains du grand détective.

Le lendemain soir, elle était en sûreté à Cologne.

Il s'agissait, maintenant, de la faire parler...

Y consentirait-elle ?

Je ne sais comment s'y prit le grand détective, mais le fait est que, deux jours plus tard, il arrêta dans les souterrains du château de Neurath, à quelques kilomètres de Cologne, le lieutenant Heinen et quelques-uns de ses complices.

Donc, Frida Stenauer avait parlé.

Oui, mais, qu'avait-elle dit ?

Je vais vous l'apprendre...

### **Où James Nobody marche de surprise en surprise...**

Partant de ce principe qu'on n'a jamais attrapé les mouches avec du vinaigre, James Nobody fit l'impossible pour se faire bien voir de Frida Stenauer, dès que cette dernière eut été remise entre ses mains.

Non seulement il la combla de prévenances et de soins, mais faisant mine d'ignorer son ténébreux passé et la lourde condamnation qui pesait sur elle, il la traita en égale, et souscrivit à ses moindres désirs.

D'ailleurs, et cela même avant qu'ils aient quitté Berlin, — il se rendit dans un magasin de confection et acheta à son intention la lingerie et les vêtements indispensables pour lui permettre de quitter la livrée infamante de la prison, ce dont elle sembla lui savoir un gré infini.

La jugeant fort présentable ainsi, — Frida Stenauer était fort jolie femme et portait la toilette à ravir, — il fit mieux encore.

Appelant le chauffeur de l'auto cellulaire, il lui donna l'ordre de rentrer directement à Cologne sans plus s'occuper d'eux.

Après quoi, ayant loué une somptueuse Mercedes, il y installa confortablement sa compagne et se mit au volant.

Habitée à être traitée différemment, la malheureuse, encore qu'elle ne fût pas très rassurée sur le sort qui l'attendait, était aux anges.

La présence d'un gendarme allemand à ses côtés, bien que contrairement à l'habitude, il se montrât doux et poli, n'était pas pour la rassurer. Mais elle avait tant souffert depuis son incarcération, elle avait subi tant de sévices et de si cruelles privations, qu'elle se dit que, à bien tout considérer, jamais, quoi qu'il arrivât, elle ne se trouverait dans une situation pire que celle qu'elle venait de quitter.

Cette façon de voir, pour si imprégnée de fatalisme qu'elle fût, lui procura un premier apaisement.

Elle ne se rassura pleinement qu'à Cassel, où, pour des raisons personnelles, James Nobody crut devoir faire étape le soir.

C'est là que, en effet, entre la poire et le fromage, le grand détective lui annonça que, désormais, elle était libre, et qu'il lui révéla qui il était.

Tout d'abord Frida Stenauer ne comprit pas... Il fallut que, à différentes reprises, James Nobody lui répât que, désormais, elle jouissait de sa liberté pleine et entière, et que, pour peu qu'elle se réfugiât, soit en territoire étranger, soit à Cologne, sous la protection des baïonnettes anglaises, elle n'aurait, à l'avenir, plus rien à craindre de ses bourreaux.

La malheureuse fléchit sous le coup, puis elle se mit à pleurer...

Après quoi, ayant séché ses larmes, elle s'absorba en elle-même, non sans jeter de temps à autre un coup d'œil furtif à James Nobody qui, impassible en apparence, parcourait les journaux du soir, en fumant sa pipe au coin du feu. Soudain, s'adressant au grand détective, elle lui déclara :

— L'état de dépression nerveuse dans lequel je me trouve, les privations de toutes sortes endurées par moi, m'ont réduite à rien. Je n'ai même plus la force de penser et, *a fortiori*, de prendre une décision. Ces gens-là, — si vous saviez comme je les hais ! — ont fait de moi une loque humaine, incapable de la moindre réaction. Que me conseillez-vous de faire ?

Lentement, James Nobody se tourna vers elle et lui répondit

— Si je n'écoutais que mon propre intérêt, si je ne m'en rapportais qu'aux sentiments de haine que vous venez de manifester, ma réponse serait nette.



« Je vous dirais : venez avec moi à Cologne, pour y tenter de refaire votre vie.

« Mais ce sont là des sentiments que je ne saurais éprouver, car ils seraient indignes du gentleman que je me flatte d'être. »

Tirant son portefeuille de sa poche, il y prit une liasse de billets de banque, qu'il posa devant Frida Stenauer.

— Voici, poursuivit-il, deux mille livres sterling. Cette somme représente le « viatique » que m'a chargé de vous offrir mon chef et ami, le colonel Arthur Bromley, afin de vous mettre non seulement à l'abri du besoin, mais aussi, si tel est votre désir, afin de vous permettre de quitter l'Allemagne.

« Dès maintenant, vous êtes donc à même de choisir votre voie. La somme que je viens de vous remettre vous en donne les moyens.

« Rien ni personne ne peut plus influencer sur votre décision.

« J'ajoute que, quelle qu'elle-soit, je m'engage sur l'honneur à la respecter. »

Tandis que parlait James Nobody, Frida Stenauer avait écouté avec un intérêt grandissant, sans le quitter des yeux, sa parole chaude et persuasive.

Cette scène, d'ailleurs, il l'avait jouée en acteur consommé et, psychologue averti, il avait utilisé avec un art infini les prodigieuses ressources de son esprit.

De même que toutes celles de sa condition, et cela, quelles que pussent être ses tares, — Frida Stenauer cultivait avec soin, dans un coin de son cœur, la « petite fleur bleue ».

Que crût-elle au juste ?

S'imagina-t-elle que, touché par ses malheurs, séduit par sa beauté, — laquelle était très réelle, — ou captivé par ses charmes, James Nobody avait résolu de la faire sienne ?

Ou, plus pratique, se figura-t-elle que, connaissant son passé, il avait jugé ne pouvoir se passer de ses services ?

Je ne le sais...

Toujours est-il que prenant au mot James Nobody, et feignant une émotion qu'elle n'éprouvait certes pas, elle accepta de le suivre à Cologne.

— Soit !, fit le grand détective ; mais que ferez-vous là-bas ? A quoi emploierez-vous vos loisirs ?

Cynique, elle répondit :

— Je suppose que, puisque vous m'avez fait éva-der, ce n'est pas pour m'employer à enfiler des perles ?

James Nobody ne tiqua pas...

— Vraiment, insista-t-il, vous seriez disposée à nous offrir votre collaboration ?

— Pourquoi pas ? répondit-elle, effrontément.

— Vous savez à quoi vous vous engageriez, en ce cas ?

Elle haussa les épaules, puis, avec vivacité, répondit :

— Ne me prenez pas pour plus bête que je ne lie suis. Somme toute, ce que vous me proposez, c'est de « faire de l'espionnage » contre l'Allemagne, n'est-il pas vrai ?

— Et si cela était ?

— C'est avec joie ; que dis-je ? c'est avec enthousiasme que j'accepterais ! s'écria-t-elle.

— Vous êtes Allemande, pourtant ?

— Moi, Allemande, pouffa-t-elle ; jamais de la vie ! Je suis Allemande autant que peut l'être une Messine ou une Strasbourgeoise, c'est-à-dire pas du tout.

James Nobody l'avait écoutée avec stupéfaction...

— Où êtes-vous donc née ? s'exclama-t-il, surpris.

— Dans le Slesvig-Holstein, c'est-à-dire dans cette partie du Danemark qui, de 1864 1920, fut prussienne, mais qui, depuis le traité de Versailles, est redevenue danoise.

— Comment se fait-il, en ce cas, insista James Nobody, que, détestant les « Huns », vous soyez entrée à leur service ?

Le visage si expressif de Frida Stenauer se contracta, ses traits se crispèrent et, dans ses yeux, un éclair de haine fulgura.

Se penchant vers James Nobody qui, plus attentif que jamais, l'écouta en silence, elle lui dit :

— Je suis entrée au service de ceux que vous appelez les Huns, mais que moi et les miens nommons les Barbares, parce que je n'ai pu faire autrement.

« Mon grand-père et mon père tombèrent sous leurs coups, l'un pendant la guerre des duchés, en 1864, l'autre plus tard, beaucoup plus tard... »

« Nous étions de famille noble, fermement attachés à notre pays et à nos traditions ; à ce double

titre, les Allemands s'acharnèrent contre nous.

« Emmenés comme otages en Allemagne, mes parents y demeurèrent. C'est en Allemagne également que, convaincu de conspiration, mon père expia par la mort son désir d'être libre.

« Ma mère en mourut.

« Mes frères et moi, nous fûmes placés dans des « gymnases » où, n'ayant aucun contact avec les nôtres, ignorant les supplices subis par eux, nous finîmes par nous laisser germaniser.

« Mes deux frères, partis en qualité d'officiers, au début de la grande guerre, en 1914, furent tués, l'un dans les plaines de Charleroi, l'autre dans les marais de Saint-Gond.

« S'ils avaient su... !

« Moi, ignorant encore et n'ayant au cœur que le désir de les venger, je m'affiliai à la Sainte-Vehme, seule capable, m'avait-on dit, d'employer les bonnes volontés qui s'offraient à elle.

« La Sainte-Vehme fit de moi une espionne.

— Et, alors ? fit James Nobody, vivement ému par ce tragique exposé.

— Alors, reprit Frida Stenauer, ce n'est que plus tard, longtemps après l'armistice, que j'appris la vérité sur le sort de ma famille.

« Sans le savoir, mes frères et moi, nous étions entrés au service de nos pires ennemis, de ceux-là même qui, après s'être emparés de notre patrie avaient assassiné nos parents.

« Une réaction terrible, épouvantable, se produisit alors en moi. Je n'eus plus qu'un désir, qu'un espoir : me venger.

« Et je me suis vengée, terriblement.

« Par moi, la Sainte-Vehme a été dénoncée, ses chefs traqués, ses meilleurs militants emprisonnés.

« Vous savez le reste...

« C'est pourquoi, — et cela quoi qu'il puisse advenir par la suite, — je vous dis :

— *Me voici ; je suis à vous ; faites de moi ce que vous voudrez ; mais, mettez-moi à même de poursuivre ma vengeance.*

« *Vous n'aimez pas les Boches !*

« MOI, JE LES HAIS !... »

Oppressée, elle se tut...

Qu'eût-elle pu dire de plus, d'ailleurs ? Pitoyable, James Nobody se pencha vers elle et, simplement, répondit :

— Allons...

Et tous deux s'en furent dans la nuit...

### Où James Nobody passe à l'action...

Dès le lendemain de leur arrivée à Cologne, Frida Stenauer qui s'était absentée une partie de la journée, eut avec James Nobody une conversation, dont le moins que l'on puisse dire est qu'il en sortit enthousiasmé...

— *By Jove !* murmura-t-il en la quittant ; si le quart seulement de ce que m'a dit cette femme est vrai, nous sommes, nos alliés et nous ; dans de jolis draps.

Et, tirant de sa poche un document qu'elle venait de lui remettre, il se mit à l'étudier attentivement.

Ce document était ainsi conçu :

*« Avant de procéder à toutes enquêtes, recherches ou perquisitions relatives aux déclarations faites par moi M. James Nobody, je demande à ce que soient vérifiés les faits que voici : « A quatre kilomètres environ de Cologne, sur la route qui mène de cette ville et Solingen, se trouve une ferme, en apparence abandonnée, sur les murs de laquelle, au centre d'un cartouche formé par des branches de laurier entrelacées, figure la lettre W.*

*« Parce que placé immédiatement au-dessus de l'imposte qui domine la porte d'entrée de la ferme, ce cartouche est extrêmement facile à découvrir.*

*« La ferme est, en apparence, abandonnée, ai-je dit ?*

*« A ne l'examiner que de l'extérieur, tout donnerait à le croire. Mais, en réalité, deux hommes l'occupent qui, tous deux, appartiennent à la Reichswehr en qualité d'officiers à la section des gaz, mais qui, étant données leurs fonctions actuelles, ont été placés en disponibilité.*

*« Ces deux officiers, dont l'un s'appelle Frantz Huntig et l'autre Wilhelm Storch, ont pour mission de veiller sur le dépôt de gaz toxiques entreposé dans cette ferme et de pourvoir à sa conservation.*

*« Ce stock qui se trouve dans une cave située sous l'étable de droite dans la cour, cave dont la porte est également marquée d'un W, provient*

*des usines de dynamite Wahn, qui, pendant la guerre, se spécialisèrent dans la fabrication des produits toxiques<sup>(1)</sup>.*

*« Il se compose de bouteilles métalliques marquées d'une croix bleue, lesquelles contiennent treize mille kilos de produits toxiques.*

*« A toutes fins utiles, je me permets de rappeler que, parce que marqué d'une croix bleue, ce gaz appartient à la série des aromatiques.*

*« Générateurs d'une fumée extrêmement irritante, ces gaz traversent tous les masques ordinaires, c'est-à-dire ceux-là mêmes dont sont dotées les troupes britanniques d'occupation.*

*« D'après des renseignements complémentaires qu'il ne m'a pas été possible de contrôler, mais dont l'analyse démontrera le degré d'exactitude, ces gaz appartiendraient à la première série des aromatiques, c'est-à-dire à la DIPHÉNYL-CHLORARSINE, laquelle contenant une quantité appréciable de PHOSGÈNE, produit qui exerce une action d'autant plus meurtrière, qu'il suffit de 0,03 milligramme de ce gaz dilué dans l'air, POUR QUE LA MORT S'ENSUIVE. »*

Le rapport qui précède se terminait ainsi :

NOTA. — *Si les personnes chargées de l'enquête sur les faits relatés ci-dessus, veulent éviter une fin prématurée, il convient qu'elles observent les prescriptions suivantes :*

*1° Tout d'abord, il leur faudra éliminer d'une façon quelconque, mais en évitant soigneusement de les tuer, les chiens qui gardent la ferme ; ;*

*2° Elles devront opérer par surprise. Il est essentiel, en effet, que les occupants de la ferme soient mis hors d'état de nuire dès l'abord ;*

*3° Elles ne pourront pénétrer à l'intérieur de la cave que munies du masque W. R. Z. — 13, actuellement en service dans la Reichswehr, lequel est le seul capable, à l'heure actuelle, d'immuniser contre les gaz, QUELS QU'ILS SOIENT, un assaillant venu de l'extérieur.*

Signé : FRIDA STENAUER.

Ayant lu et relu le texte qui précède, James Nobody demeura perplexe.

Que les Boches aient osé entreposer dans les lignes mêmes occupées par l'armée britannique un stock aussi important de matières toxiques,

cela lui sembla naturel.

Les ayant longuement fréquentés, il savait à quoi s'en tenir sur leur mentalité.

Cela n'était pas pour le surprendre.

Mais que Frida Stenauer ait pu découvrir le surlendemain de sa sortie de prison, un secret d'une telle importance, un secret qui avait échappé au colonel Arthur Bromley et aux « as » de l'« Intelligence Service » qui servaient sous ses ordres, cela, il ne put le comprendre.

La porte du bureau qu'il occupait donnant de plain-pied sur la salle où se tenaient en permanence les inspecteurs de service, il l'ouvrit et s'adressant à l'un d'entre eux, il demanda :

— Les instructions que j'ai données, relativement à la « filature » de Frida Stenauer, ont-elles été suivies ?

L'un des inspecteurs se leva et, ayant « rectifié la position », répondit :

— Je puis vous donner l'assurance, sir<sup>(2)</sup>, que je ne l'ai pas lâchée d'une semelle.

— Parfait ! fit le grand détective. Après quoi, s'effaçant pour lui donner passage, il ajouta :

— Donnez-vous donc la peine d'entrer ; j'ai deux mots à vous dire.

Encore que légèrement surpris, l'inspecteur obéit aussitôt.

— Depuis combien de temps, lui demanda James Nobody, dès qu'il se fut assis sur le siège qu'il venait de lui indiquer, appartenez-vous à l'« Intelligence Service » ?

— Il y aura douze ans au mois de décembre, sir.

— Donc, vous savez mener une enquête ?

— Mon passé répond de moi, sir.

— Je n'en doute pas, répondit courtoisement le grand détective ; aussi me voyez-vous tout surpris, de n'avoir pas encore entre les mains le rapport que vous auriez dû me remettre, à l'issue de votre « filature ».

L'inspecteur sursauta...

— Je m'explique d'autant moins le fait, répondit-il, vivement ému, que ce rapport, je l'ai remis dès mon retour à mon supérieur hiérarchique, le brigadier Watson.

— Que contenait ce rapport ?

— Un mot, un seul : *Néant*.

1 — Rigoureusement authentique. Ce dépôt a été découvert le 15 décembre 1928.

2 — On sait que, à la suite de ses magnifiques exploits, James Nobody avait été gratifié de ce titre.



James Nobody eut un sourire...

— C'est pourquoi, sans doute, expliqua-t-il, on ne me l'a pas remis.

— Sans doute ! répondit comme un écho, l'inspecteur.

James Nobody s'absorba un moment, en lui-même...

— Alors, fit-il soudain, vous n'avez rien remarqué de suspect dans les allures de Frida Stenauer ? Elle ne s'est arrêtée nulle part ? Elle n'a parlé à personne ?

— Cela, je puis vous l'affirmer.

— Qu'a-t-elle fait, somme toute ?

— Mais rien que de très naturel, affirma l'inspecteur. En sortant de l'hôtel du « Grand Gambrinus » où elle est descendue, elle s'est engagée sur la route qui conduit à Solingen et, après avoir effectué quatre ou cinq kilomètres au pas de promenade, elle est revenue ici pour y conférer avec vous.

— Elle n'a parlé à personne ?

A personne, sir !

— Je vous remercie, c'est tout ce que je désirais savoir, fit James Nobody, qui se leva et qui reconduisit l'inspecteur jusqu'à la porte.

Après avoir longuement réfléchi, il pénétra de nouveau dans le bureau des inspecteurs, lesquels se levèrent dès qu'ils l'aperçurent, et, avec un bon sourire, il leur demanda :

— *J'ai besoin de dix volontaires pour une mission qui peut très mal tourner. Quels sont ceux qui veulent venir avec moi ?*

Tous les hommes qui se trouvaient là, se levèrent et, d'une seule voix, répondirent :

— Présent !

James Nobody, plus ému qu'il ne le voulait paraître, réédita le mot célèbre de Guillaume I<sup>er</sup> :

— *Ah ! les braves gens !*

Puis, posément, il fit son choix...

Chose curieuse, ce choix se porta uniquement sur les célibataires.

— *De cette façon, l'entendit-on murmurer, s'il y a de la « casse », les femmes et les gosses n'en souffriront pas...*

Après quoi, ayant allumé une pipe, se tournant vers ses hommes, il leur dit :

*Go on, friends !*

*Go on !* répondirent-ils avec ensemble.

Est-il besoin d'ajouter que tous avaient « le sourire » ?

Soyez assuré que, pour rien au monde, ils n'auraient cédé leur place.

N'avaient-ils pas l'honneur insigne d'avoir été choisis par l'« as des as » de l'« Intelligence Service » ?

Et dans quelles conditions ?

James Nobody n'avait-il pas déclaré que cela pouvait mal tourner ?

Leur sourire s'en accentua d'autant...

### Où James Nobody réalise un exploit remarquable...

C'est sans masques, la face tournée vers l'ennemi, que James Nobody et ses « volontaires » abordèrent la « ferme du mystère ».

Tel était, en effet, le nom que les habitants des fermes voisines avaient donné à ce mystérieux réduit, devant lequel ils ne passaient jamais sans faire un large signe de croix...

Quand ils s'en approchèrent, la nuit était venue ; une nuit sombre, opaque, qu'obscurcissaient encore des nuages bas, chargés de pluie...

En termes brefs, James Nobody expliqua à ses hommes ce qu'il attendait d'eux ; puis, leur ayant exposé la nature du danger qu'ils allaient affronter, il demanda à deux d'entre eux de vouloir bien l'accompagner à l'intérieur de la ferme.

Sans la moindre hésitation, tous s'offrirent de nouveau.

James Nobody désigna les plus jeunes.

Après quoi, ayant disposé autour de la ferme les huit hommes qui restaient, afin d'éviter toute évasion intempestive, il se dirigea, suivi des deux inspecteurs choisis par lui, vers l'habitation...

Celle-ci, en effet, semblait déserte.

L'oreille collée contre la porte de la cour ; James Nobody écouta longuement...

Il ne perçut aucun bruit...

Mais, s'étant fait faire la courte échelle par ses deux jeunes gens et ayant atteint l'imposte, au loin il aperçut mille lueur qui filtrait à travers un volet mal clos.

Il eut un sourire de satisfaction ; puis, tirant de sa poche un diamant de vitrier il coupa sur ses bords la vitre de l'imposte, sur laquelle, au préa-

lable, il avait appliqué un morceau de poix résineuse et gluante.

Il n'eut plus qu'à tirer la vitre, pour qu'elle vînt vers lui.

Effectuant alors un rétablissement, il se logea sur le rebord de l'imposte et, après avoir écouté un long moment, délibérément, il sauta dans la cour.

Il avait à peine touché le sol, que deux chiens énormes, deux bêtes monstrueuses, se jetèrent sur lui, le renversant à terre.

Mais, chose curieuse, non seulement ils n'aboyèrent pas, mais ils ne tentèrent même pas de le mordre.

Aidé des deux inspecteurs qui étaient venus immédiatement le rejoindre, James Nobody eut tôt fait de les maîtriser.

C'est alors que, ayant examiné les deux chiens de plus près, il comprit pourquoi ils n'avaient pu le mordre.

Tous deux portaient un masque... UN MASQUE CONTRE LES GAZ !-.

Leur enveloppant complètement la tête et le cou, cet appareil d'un nouveau genre était maintenu par des courroies, très soigneusement ajustées sur le dos et le poitrail des animaux.

Ainsi accoutrés, ils ressemblaient plutôt à des bêtes de l'Apocalypse qu'à d'honnêtes chiens de garde.

Malgré la gravité de la situation, James Nobody et ses hommes furent : pris d'un rire inextinguible.

*By Jove !* murmura le grand détective ; en réfrénant avec peine cet intempestif accès de gaieté, il n'y a que les Boches pour avoir de ces inventions-là !

Puis, revenant à une plus saine compréhension des choses :

— Au fait, ajoutai-t-il, pourquoi les a-t-on accoutrés de la sorte ?

Inquiet, il huma l'air...

— Ces bougres-là, procéderaient-ils à des essais ? se demanda-t-il, soucieux, ou, plutôt, ne vérifieraient-ils pas l'étanchéité de leurs appareils ?

Tirant son portefeuille de sa poche, il prit un morceau de toile imbibé d'un réactif puissant, capable de déceler, même à l'air libre, la plus infime quantité de gaz toxique diluée dans l'atmosphère.

Le morceau de toile ne s'étant teinté ni en noir

ni en rouge, le grand détective en conclut que ses craintes étaient sans fondement.

Toutefois, comme il n'est pas d'effet sans cause, il considéra que la question demeurerait entière, le fait anormal, et il recommanda à ses deux inspecteurs d'agir avec la plus grande prudence.

Puis, ayant fait attacher les chiens aux montants intérieurs de la porte, non sans leur avoir entravé au préalable les quatre pattes, il fit signe à ses inspecteurs de le suivre.

Prudemment, longeant les murs des bâtiments annexes de la ferme, qui tous étaient plongés dans la plus profonde obscurité, il se dirigea vers le corps de logis principal d'où, maintenant, lui parvenaient des bruits indistincts.

Bientôt, il arriva à proximité de la fenêtre éclairée et, comme elle était à hauteur d'homme, à travers les volets disjoints il lança un coup d'œil...

Ce qu'il aperçut le combla d'aise.

Assis autour d'une table surchargée de mets nombreux et de bouteilles plus nombreuses encore, deux hommes aux trois quarts ivres, s'empifraient à bouche que veux-tu.

Saucisses, boudins, choucroute, tranches de pâté, disparaissaient avec la plus déconcertante rapidité et les bouteilles se vidaient avec un ensemble qui décelait un entraînement remarquable.

Appelant ses hommes d'un geste discret, James Nobody les convia à assister à ce spectacle peu banal et, tout bas, il leur dit :

— Etant donné leur état d'ébriété, ces deux individus ne sauraient nous opposer une résistance bien sérieuse ; mais, néanmoins, comme ils peuvent disposer de moyens de défense inconnus de nous, il importe que nous agissions en vitesse.

— Rien de plus facile, chef, répondit l'un des inspecteurs.

Et, lui désignant l'un des soupiraux de la cave, lequel était ouvert :

— Voyez plutôt, ajouta-t-il, il n'y a qu'à passer par là. Pour peu qu'ils aient également oublié de fermer la porte de la cave, nous n'allons leur tomber dessus comme la pauvreté sur le monde ».

Encore que triviale, l'expression amena un sourire sur les lèvres de James Nobody qui murmura :

— Décidément, nous jouons sur le velours...

Et, sans plus attendre, s'approchant du soupirail,

il sauta dans la cave, imité en cela par ses deux compagnons.

La chance voulut qu'ils tombassent sur un monceau de paille, ce qui amortit considérablement le bruit de leur chute.

Anxieux, ils prêtèrent l'oreille...

Seul, un bruit de déglutition leur parvint..., Les Boches n'avaient rien entendu et, comme devant, ils continuaient à s'empiffrer.

Soudain, l'un d'entre eux, se mit à chanter d'une voix tonnante, le fameux hymne guerrier : « *Die Eintritt in Paris* »<sup>(1)</sup>, qui, remis en vogue depuis l'armistice, est redevenu le véritable chant national allemand.

Mais, cet hymne, il ne l'acheva pas...

Sans que son camarade et lui s'en aperçussent, trois hommes avaient pénétré dans la chambre où ils se trouvaient qui, les tenant sous la menace de leurs revolvers, leur crièrent :

— Haut les mains !

— Sidérés, ne comprenant rien à ce qui leur arrivait, les deux Boches s'empressèrent d'obéir.

Qu'eussent-ils pu faire, d'ailleurs, obnubilés qu'ils étaient par l'alcool ?

Ce ne fut plus qu'un jeu pour James Nobody et ses hommes, de les mettre hors d'état de nuire.

La perquisition qui suivit démontra que Frida Stenauer avait dit vrai.

Les treize mille kilos de produits toxiques se trouvaient bien à l'endroit indiqué.

C'est ainsi que fut découvert l'un des mille et un entrepôts clandestins où la « pacifique Allemagne » stocke les gaz qui, demain, lui permettront d'assurer sa revanche.

Mais James Nobody ne devait pas s'en tenir là...

Mis en appétit par ce premier succès, il devait faire mieux encore.

Du coup qu'il porta à l'Allemagne, celle-ci ne devait pas se relever de sitôt...

### **Où James Nobody fait des découvertes qui le stupéfient...**

De l'interrogatoire serré auquel James Nobody soumit Frantz Huntig et Wilhelm Storch, lorsqu'ils furent suffisamment dégrisés, il Sembla ressortir qu'ils dissimulaient une partie de la vérité.

Il allait se fâcher et exiger certaines précisions, quand Frida Stenauer, qui assistait à l'entretien, se pencha vers lui et, tout bas, lui dit à l'oreille :

— Demandez-leur donc quelle est leur opinion sur la valeur offensive des R. W. T. — N° 116.

— Qu'est-ce que cela ? demanda James Nobody, surpris. Elle eut un sourire ambigu...

— Allez toujours, répondit-elle, et vous verrez...

Docile, James Nobody se tourna vers les deux officiers et, posément, leur demanda :

— Vous n'êtes pas sans connaître, n'est-il pas vrai, les R. W. T. — N° 116 ? Que pensez-vous de leur valeur en tant qu'instruments de combat ?

L'effet produit par cette question fut aussi formidable qu'instantané...

Comme s'ils eussent été mis en contact avec une pile électrique, Frantz Huntig et Wilhelm Storch effectuèrent un bond prodigieux sur leurs chaises et, simultanément, poussèrent un cri de désespoir...

— *Herr Gott !* s'écria le premier, en regardant d'un air effaré le grand détective, mais c'est le diable que cet homme-là ?

— *Der Teuffel !* s'exclama le second, terrorisé ; que va dire de cela Son Excellence M. le général Groener ?

Exploitant à fond l'effet produit, James Nobody prit vigoureusement l'offensive...

— Vous pensez bien, s'écria-t-il, en donnant un violent coup de poing sur la table, que je me moque radicalement de ce que va dire ou penser le général Groener.

« Mais ce dont je ne me moque pas, par exemple, c'est que deux idiots comme vous essaient de se payer ma tête.

« Écoutez bien ce que je vais vous dire.

« De deux choses l'une : ou vous allez répondre immédiatement à la question que je viens de vous poser, ou je vous « flanque en cellule, au secret, au pain et à l'eau, pendant. un mois !

« C'est compris ? »

Terrifiés, les deux Sachés s'effondrèrent...

— En cellule ? gémit Frantz Huntig :

— Au pain et à l'eau ? mugit Wilhelm Storch

— Parfaitement ! insista James Nobody ; et je vous donne ma parole que je veillerai à ce que le pain ait quinze jours de date et à ce que l'eau soit convenablement salée.

1 — « L'Entrée à Paris. »



— *Ach !* s'exclama Frantz Huntig, mais c'est de la sauvagerie !

James Nobody eut un rire ironique...

— En fait de sauvages, répondit-il du tac au tac, vous n'avez qu'à vous regarder, Je vous assure qu'on n'a jamais fait mieux...

Et, haussant le ton, il ajouta

— Oui ou non, voulez-vous répondre ? Les deux Boches se regardèrent, consternés...

— Qu'en penses-tu ? demanda Wilhelm Storch à son acolyte ; il le ferait comme il le dit, tu sais...

— Hélas ! répondit l'autre, cela me semble indubitable ! Ces Anglais n'ont pas de cœur...

— Tu te rends compte ! reprit Wilhelm Storch, au pain et à l'eau !

— Et cela, pendant un mois ! répondit Frantz Huntig. Mais, à ce régime, « *mein lieber freund* », nous laisserions la peau et les os !

— C'est évident ! surenchérit Wilhelm Storch : or, il est bien certain que l'Allemagne n'a jamais voulu cela !

— Parbleu ! fit Frantz Huntig, son intérêt n'est-il pas que nous nous conservions en bonne santé pour la servir et, au besoin, la défendre ?

Soudain rasséréné, Wilhelm Storch eut un sourire...

— D'où tu conclus ?... demanda-t-il.

— D'où je conclus, répondit Frantz Huntig, avec un sourire complice, que, comme contre la force il ne saurait y avoir de résistance, mieux vaut que nous nous inclinions.

— *Sehr richtig* !<sup>(1)</sup> opina Wilhelm Storch.

Et, se tournant vers James Nobody qui, passablement éccœuré, avait assisté impassible à ce... dialogue :

— *Sie wünschen* ?<sup>(2)</sup> lui demanda-t-il.

— Ce que je désire ! tonna le grand détective, que tant de lâcheté jointe à tant de bassesse, mettait hors de lui, ne vous l'ai-je pas fait savoir ?

Wilhelm Storch rentra aussitôt dans sa coquille et, sur un ton doux et tendre, répondit :

— *Grüss Gott* !<sup>(3)</sup> très honoré monsieur ; nous disions donc que vous désirez connaître notre opinion sur l'engin portant l'indicatif : R. W. T. — N° 116 ?

1 — Très juste !

2 — Que désirez-vous ?

3 — Dieu vous garde !

— Tel est, en effet, mon désir, fit James Nobody. Et, d'abord, en quoi consiste cet engin ? Le Boche n'eut pas une seconde d'hésitation...

— Mais, fit-il, il s'agit là des nouveaux tanks étanches, mis depuis peu en service dans la Reichswehr !

— Vous dites ? fit James Nobody qui n'en crut pas ses oreilles.

— Je dis, répondit Wilhelm Storch, en se rengorgeant, que nous autres, Allemands, avons trouvé ce que vous autres, Anglais, cherchez en vain depuis longtemps.

— C'est-à-dire ? insista James Nobody, vivement intéressé.

— *C'est-à-dire*, reprit son interlocuteur, *un tank parfaitement étanche, lequel peut traverser aisément, et cela quelle que soit son étendue, une zone imprégnée de gaz toxiques.*

Le grand détective tressaillit...

— Même si cette zone, demanda-t-il, est imprégnée de chlorhydrique sulfurique ?

Wilhelm Storch eut un sourire quelque peu méprisant...

— Comment ! fit-il, vous en êtes encore là en Angleterre ? Mais il y a au moins cinq ans que nous ne nous occupons plus de ce gaz, — le gaz C. S., ainsi que le nomment les Français. Non seulement, nous pouvons aborder sans aucune crainte des gaz aussi nocifs que les tétrachlorures, qu'il s'agisse du titane, de l'étain ou du silicium, mais la « *Lewisite* » elle-même, la fameuse « *Lewisite* », dont s'enorgueillissent tant les Américains, nous laisse totalement indifférents<sup>(4)</sup>.

James Nobody eut un sourire sceptique...

— Vous ne me croyez pas, poursuivit Wilhelm Storch qui, emballé par son sujet, était loin de se rendre compte qu'il commettait une véritable trahison, et *si je vous disais que vos fameux, composés d'arsine, ceux-là même sur, lesquels vous comptez pour nous « AVOIR », sont connus de nous*, et que nous nous en soucions comme d'une chique !

Du coup, James Nobody reprit tout son sérieux, tellement lui parut grave la révélation que venait de lui faire Wilhelm Storch.

4 — La « *Lewisite* », ainsi nommée parce qu'elle fut inventée par l'ingénieur américain Lewis, est le plus terrible des gaz actuellement connus. Son pouvoir destructeur est cent fois plus grand que celui du plus nocif des gaz allemands de combat.

Bien que ne s'occupant pas spécialement de la question des gaz toxiques, il n'était pas sans savoir, en effet, que, dans le but de répondre par des moyens adéquats à une attaque toujours possible des Allemands, les chimistes anglais avaient mis à la disposition du War-Office, un gaz d'une redoutable efficacité.

Et voilà que, tout à fait par hasard, il apprenait que ce gaz était connu des Allemands !...

Ainsi qu'on le conçoit aisément, ce renseignement valait son pesant d'or, car la possession de ce secret donnait une écrasante supériorité, en cas de guerre, aux troupes allemandes.

Mais c'est en vain qu'il tenta d'obtenir de nouveaux détails à cet égard.

Averti, par un coup d'œil réprobateur de son acolyte, qu'il était allé trop loin et qu'il en avait trop dit, Wilhelm Storch se cantonna désormais dans une prudente réserve.

— Soit, concéda James Nobody, puisque vous ne voulez pas vous étendre sur ce sujet, venons-en, si vous le voulez bien, à la question des tanks étanches.

Et comme le Boche manifestait quelque hésitation...

— Je serais désolé, poursuivit le grand détective, d'être obligé de sévir et, dans votre propre intérêt, je vous conseille de parler. D'ailleurs, vous vous y êtes engagé...

Wilhelm Storch échangea un nouveau coup d'œil avec son compagnon, comme pour lui demander conseil.

— Que veux-tu, répondit Frantz Huntig, nous sommes officiers allemands et, comme tels, nous devons d'être fidèles à notre parole.

— C'est juste ! fit Wilhelm Storch.

Et, aussitôt, il se mit à parler...

### **Où James Nobody réalise un nouvel exploit...**

— Au cours de la dernière guerre, déclara Wilhelm Storch en se tournant vers James Nobody, nous avons commis pas mal d'erreurs et des fautes plus nombreuses encore, mais il en est deux qui furent capitales et qui, pesant lourdement sur la balance, la firent pencher en votre faveur.

« Ce furent :

1° *Au début des hostilités, l'abandon du plan Schlieffen ;*

« 2° *A la fin de 1917, la sous-estimation par notre Etat-major général, de la formidable efficacité des tanks.* »

James Nobody eut un sourire approbateur...

— J'ai tout lieu de croire, sans toutefois pouvoir l'affirmer, poursuivit Wilhelm Storch, que, en ce qui concerne le plan Schlieffen, le général Groener est revenu à une plus saine compréhension des choses, et que, le cas échéant, il ne commettra pas la même faute que ses prédécesseurs.

« N'étant pas "fantassin", mais "gazier", je ne saurais, d'ailleurs, vous documenter exactement à cet égard.

« En ce qui concerne les gaz et leur utilisation, par exemple, il en va tout autrement.

« Mais, comme il n'entre nullement dans nos conventions que je doive vous renseigner à ce sujet, me bornant à tenir la promesse que je vous ai faite et que vous m'avez arrachée par la force, je vais vous parler des tanks étanches.

— Je n'en demande pas plus, déclara James Nobody qui, dès ce moment, ne quitta plus des yeux son interlocuteur.

Wilhelm Storch s'absorba quelques instants en lui-même, après quoi, il reprit :

— L'armée allemande possède actuellement deux modèles de tanks étanches.

« *Le premier de ces modèles, celui auquel vous faisiez allusion tout à l'heure, est un tank rapide, dit "d'accompagnement", qui peut se mouvoir sur tous les terrains à la vitesse horaire de dix kilomètres et dont la mission essentielle est d'ouvrir la route à l'infanterie.*

« *Ce tank est monoplace et, de même que ses congénères de la guerre, ceux que les Français appelaient les "sangliers" Renault, il opère en grande masse.* »

— En grande masse ? insista James Nobody, qui ne s'attendait guère à cette déclaration, vous en possédez donc beaucoup ?

— Cela, je l'ignore, répondit Wilhelm Storch qui reprit aussitôt :

« *Le second modèle est un tank cuirassé, un tank lourd, puisqu'il pèse entre quatre-vingts et quatre-vingt-dix tonnes en ordre de marche, et qui porte le*

nom de “tank de pénétration en profondeur”.

« *Armé d'une artillerie puissante, — IL EST DOTÉ D'UNE PIÈCE DE 180 MILLIMÈTRES, il réalise une vitesse horaire de six à sept kilomètres ; et est considéré par tous les techniciens comme l'un des facteurs déterminants de la victoire que, très légitimement, cette fois, nous sommes en droit d'escompter.* »

Comme bien on pense, cette déclaration, si importante et si précise, ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd...

— Ce bougre-là, pensa James Nobody, n'a pas l'air de se rendre compte qu'il trahit comme il respire...

Puis, ayant pris une note, il ajouta, mais en s'adressant à son interlocuteur :

— Et vous prétendez que ces tanks sont d'une étanchéité parfaite ?

— Je ne le prétends pas, je l'affirme, déclara avec force Wilhelm Storch.

James Nobody eut une moue dubitative...

— Voilà, fit-il, ce qu'il faudrait me prouver. Je vous avoue que, pour ma part, je n'en crois rien. L'industrie allemande a réalisé d'immenses progrès, certes. Je la crois même supérieure à la nôtre. Mais de là à me faire admettre qu'elle a réussi à construire des engins pareils...

Et, rivant ses yeux sur les yeux de Wilhelm Storch, martelant ses mots, il ajouta :

— Je ne vous crois pas ! Vous me racontez des histoires à dormir debout !

— Des histoires à dormir debout ! s'écria Wilhelm Storch, furieux de voir mettre en doute sa parole.

— Parfaitement ! répondit James Nobody ; vous pensez bien que si, vraiment, il existait des tanks étanches de ce calibre, on le saurait.

Le Boche pensa étrangler de fureur.

Se levant, il fit quelques pas dans la pièce, puis, venant se planter devant le grand détective, solennellement, il déclara :

— Sur l'honneur, je vous affirme que j'ai dit vrai. Ces tanks existent.

— Et ils sont étanches ?

— Il n'existe pas un gaz au monde qui puisse les empêcher d'avancer.

— Même pas la chlorvinylchlorarsine ? insista le grand détective.

— Même pas celui-là.

— Allons donc ! s'exclama James Nobody, qui, visiblement, voulait pousser son homme à bout, vous ne savez même pas ce dont vous parlez. Si vous connaissiez un tant soit peu votre affaire, vous sauriez que la chlorvinylchlorarsine n'est autre chose...

— ... que la « *Lewisite* », interrompit Wilhelm Storch, en exultant.

— Et, sachant cela, vous osez prétendre que ce gaz n'a aucune action sur vos tanks ?

— *Herr Gott ! Sakrament !* hurla Wilhelm Storch, dont la colère allait croissant, il m'est déjà arrivé d'avoir affaire à des gens entêtés, mais, jamais, je n'en ai rencontré de votre acabit.

Et, lancé à fond, il poursuivit

— *Vous avez bien entendu parler de la diphénylaminchlorarsine ?*

— Parbleu ! répondit James Nobody.

— *Vous savez, par conséquent, qu'il n'y a rien de plus terrible au monde que ce gaz, puisqu'il suffit d'une simple émission d'une durée d'une seconde pour que, sur l'espace d'un kilomètre, tout ce qui vit : hommes, animaux, végétaux, soit détruit.*

— Je sais cela.

— *Vous savez également que, quels qu'ils soient, aussi perfectionnés et aussi épais soient-ils, les masques sont impuissants à vous protéger contre ce toxique.*

— C'est exact ! reconnut James Nobody ; mais où voulez-vous en venir ?

— *J'en veux venir à, ceci : moi qui vous parle, t'ai vécu pendant une journée entière, enfermé dans un tank étanche, au milieu d'une émission de diphénylaminchlorarsine, et je ne m'en sets nullement trouvé incommodé.*

Et, se tournant vers son collègue qui ; impassible, assistait à cette discussion :

— Ce que je dis n'est-il pas l'expression même de la vérité ? lui demanda-t-il.

— *Certes, fit l'autre, mais tu devrais te souvenir que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire. Il est des révélations qui confinent à la trahison.*

James Nobody intervint aussitôt...

— Pas celles-là, toujours ! fit-il, narquois.

Du coup, Frantz Huntig se hérissa...

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il, rageur, au grand détective.

— Je veux dire, répondit James Nobody sur le



mode ironique, que, depuis une heure, votre collègue et vous, me racontez des blagues.

— Des blagues ?

— Oui, des blagues ! Car je ne crois pas plus à vos histoires de tanks, que je ne crois à leur étanchéité. Encore une fois, s'ils existaient, on le saurait !

Et, poussant sa pointe, il ajouta

Au fond, avec vos airs de « tranche-montagnes » et d'« avale-tout-cru », vous n'êtes pas plus malins que les autres. Que dis-je ? Vous êtes encore moins malins, puisque, en fait d'inventions, vous vous bornez à copier servilement les nôtres.

C'était plus que n'en pouvaient supporter les deux Boches.

Ils étaient, l'un et l'autre, dans un état de rage indicible..

Jamais on ne les avait bafoués de la sorte.

Et sur quel ton !

Longuement, ils se regardèrent..., comme pour se consulter.

Enfin, Frantz Huntig se décida...

— *Que diriez-vous*, demanda-t-il à James Nobody, *si je vous prouvais que Wilhelm Storch a dit vrai ?*

Lé grand détective ne tiqua pas...

— Comment, répondit-il froidement, comptez-vous établir cette preuve ?

Frantz Huntig eut une dernière hésitation, ce que votant, James Nobody accentua son sourire méprisant...

Ce fut la goutte qui fit déborder le vase...

— *Je veux que le tonnerre de Dieu m'extermine*, s'écria Frantz Huntig, furieux, *si avant que dix minutes se soient écoulées, je ne vous présente pas le tank dont j'ai le commandement.*

Dix- minutes plus tard, en effet, James Nobody était mis en présence du tank en question.

*C'est celui-là même qui sert de modèle aux tanks cuirassés de pénétration, actuellement en service dans l'armée britannique.*

Il est vrai que depuis, ils ont été considérablement revus et corrigés.

Mais cela, les Allemands n'ont pas besoin de le savoir.

### Où James Nobody fait une découverte stupéfiante et forme le projet d'élargir le cercle de ses relations.

Venant après l'explosion de Hambourg, laquelle fit tant de victimes<sup>(1)</sup>, la découverte d'un entrepôt de gaz toxiques et d'engins aussi monstrueux que les tanks étanches, eut un énorme retentissement.

Ce n'était pas chose, en effet, qu'on pût passer sous silence.

La preuve était faite cette fois que, non seulement l'Allemagne s'armait de façon clandestine, mais aussi que, contrairement aux traités et conventions au bas desquels elle avait solennellement apposé sa signature, elle confierait à l'arme chimique, le soin d'assurer sa victoire.

Il n'y eut que les pacifistes pour n'en point vouloir convenir.

— Mais, s'écrièrent-ils avec la plus touchante unanimité, le fait ne prouve rien. L'Allemagne ayant promis de ne plus recourir aux armes pour faire triompher ses revendications, il ne saurait, désormais, y avoir de guerre.

Et, brandissant triomphalement le pacte Kellog, lequel venait de mettre la guerre hors la loi :

— Comment douter de la bonne foi allemande, ajoutèrent-ils, puisque, de même que les dirigeants de cinquante-quatre autres nations, ceux du Reich ont signé ce pacte ?

Rien n'était plus amusant que d'observer la tête de James Nobody, quand il lui arrivait de lire de pareilles fariboles.

— Quels crétins ! ronchonnait-il...

Puis, précisant sa pensée :

— Comment ces gens-là ne comprennent-ils pas, ajoutait-il, que, en parlant et en agissant de la sorte, ils se font les auxiliaires de l'ennemi ? Leur devoir, — *et cela dans l'intérêt évident de la paix*, — n'est-il pas, au contraire, de surveiller avec la plus extrême attention les menées pangermanistes, — ainsi que je le fais moi-même, et de les dénoncer impitoyablement.

Pris personnellement à partie par des organes de gauche, qui allèrent jusqu'à contester les faits

<sup>1</sup> — A la suite de cette explosion, survenue au début de 1928, dans une usine clandestine de gaz toxiques, tout un quartier de la ville dut être évacué. Il y eut plus de cinq cents victimes.

et qui s'oublèrent jusqu'à le traiter d'agent provocateur, James Nobody finit par se fâcher et décida de les accabler sous l'évidence.

S'étant ouvert de ses projets à Frida Stenauer, laquelle partageait en tous points son indignation, celle-ci lui répondit :

— Il n'est qu'un moyen de les faire taire : agir !

— J'entends bien, fit-il, amer ; mais en quel sens ?

— Verriez-vous un inconvénient quelconque à ce que je vous présente Karl Staubing ?

— Le chef du service allemand des renseignements dans les territoires occupés ?

— Lui-même.

— Ah ! ça, vous êtes donc en rapports avec lui ?

Alors Frida Stenauer fit au grand détective la réponse stupéfiante que voici :

— *Je pense bien ; il m'a chargée de vous surveiller !*

— Oh ! oh ! Et vous avez accepté ?

— Pourquoi pas ? N'était-ce pas le moyen le plus simple et le plus pratique de me glisser dans son intimité ? Vous pensez bien que, en ce qui vous concerne, je ne lui dis que ce que je veux laisser perdre.

— Et, connaissant votre passé, — entendez par là votre condamnation, — il ne se méfia pas de vous ? Il ajoute foi à vos rapports ?

Frida Stenauer pouffa

— *Ma parole*, fit-elle en riant, *on dirait que vous ne connaissez pas les Boches et leur incommensurable bêtise. Savez-vous ce que celui-là a osé me proposer ?*

— Ma foi...

— De vous livrer à lui, tout simplement. Moyennant quoi, il se fait fort d'obtenir ma grâce d'abord, ma réhabilitation ensuite.

— Mais, dites donc, c'est énorme, cela !

— Aussi me suis-je bien, gardée de refuser. Au contraire, abondant dans son sens, j'ai accédé à toutes ses demandes, tant et si bien que, à l'heure actuelle, il ne voit plus que par mes yeux.

— Ce dont, en fine mouche que vous êtes, vous ne manquerez certes pas de profiter.

Le « compliment » alla droit au cœur de Frida Stenauer qui, en riant de plus belle, répondit aussitôt :

— Ce dont j'ai déjà profité, voulez-vous dire, mon chéri

Et, tirant de sa poche un document, elle le remit à James Nobody, tout en lui disant :

— Voyez plutôt !

Le grand détective prit le document et lut :

## THÈME DES MANŒUVRES QUI SERONT EFFECTUÉES PAR LA DEUXIÈME DIVISION DE LA REICHSWEHR

### PREMIÈRE PHASE

*1° Les têtes de pont occupées sur le Rhin par les troupes de l'Entente, ayant été évacuées par elles, conformément aux accords récemment intervenus, les escadres aériennes de bombardement constituées par des avions Super-Wahl de 48 tonnes<sup>(1)</sup>, lesquels auront chacun à bord quarante tonnes de bombes, "Elektron", seront concentrées dans le plus grand secret dans nos bases de Francfort, Cologne et Carlsruhe.*

*Les cinq ports agro-chimiques de Trèves, Kaiserslautern, Aix-la-Chapelle, Pirmassens et Sarrebruck ayant pu être achevés en temps voulu, les escadrilles spéciales de bombardement par obus à gaz y seront également concentrées.*

*Prenant, sur un ordre venu de Berlin, une offensive foudroyante, cette force aérienne devra, DANS LA MÊME NUIT, et s'inspirant des circonstances, EFFECTUER CONTRE PARIS, LONDRES ET BRUXELLES DES TIRS D'INFECTION ET DES TIRS DE SURPRISE qui, pour répondre aux contre-attaques aériennes de l'adversaire, se transformeront, UNE FOIS QUE CES VILLES, AURONT ÉTÉ SUBMERGÉES PAR LES GAZ, en tirs de neutralisation et en tirs de barrage.*

*Leur mission accomplie, ces avions se replieront sur leurs bases, afin de répondre aux contre-attaques aériennes des régiments français d'aviation de bombardement de Nancy, Strasbourg, Thionville et Metz.*

*Ils devront accepter le combat, opposer un barrage rigoureux à l'adversaire et lui interdire, coûte que coûte, l'accès de nos grandes villes.*

### SECONDE PHASE

*2° Simultanément, et profitant de l'effet de terreur produit sur l'ennemi par l'anéantissement*

<sup>1</sup> — Lire à cet égard : *Livrés à l'Ennemi !* du même auteur.

*des trois villes précitées, la Reichswehr complétée par ses réserves, prendra une offensive rapide, menée sans hésitation.*

#### EXÉCUTION DE LA MANŒUVRE

A) *Le premier groupe d'armées, empruntant la voie ferrée Luxembourg–Merzig–Sarrebuck–Deux-Ponts–Landau, aura pour principal objectif de masquer la ligne frontière Verdun–Metz–Sarrebuck–Strasbourg et de fixer sur place les 20<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps d'armée français et leurs réserves.*

B) *Simultanément, le gros de l'armée, prenant comme premiers objectifs Liège et Namur, qu'elle devra enlever dès le premier jour, envahira la Belgique, de manière à atteindre aussi vite que possible Bruxelles, qu'elle occupera immédiatement.*

C) *Poursuivant son offensive, l'armée, dès qu'aura été constitué le front Bruxelles–Namur–Mézières–Metz–Strasbourg, précédé, de ses sections spéciales de gaz et des régiments de tanks étanches de pénétration, bousculant tout sur son passage, poussera droit en direction de la mer, afin de s'assurer la possession de la côte française de Dunkerque à Saint-Valery-sur-Somme.*

D) *Ce résultat obtenu, stabiliser le front sur la ligne Abbeville–Péronne–Saint-Quentin–Mézières, et voir venir.*

#### OBSERVATIONS

*Messieurs les généraux commandants d'armées devront, pour l'exécution de cette manœuvre, tenir compte de ce fait que, l'effet de surprise aidant, ils n'auront en face d'eux qu'un rideau de troupes, instruites certes, mais dont l'effectif maximum ne saurait dépasser 350.000 hommes, lesquels, par surcroît, devront obligatoirement être répartis de la mer du Nord aux Vosges, pour faire face à nos propres troupes, et de la Savoie aux Alpes-Maritimes, pour répondre, le cas échéant, à une attaque des troupes italiennes.*

*La décision peut donc être obtenue très rapidement, avant même que ne se produise l'intervention des troupes de l'Afrique du Nord (Algérie–Tunisie–Maroc).*

*Ne tenir aucun compte de l'armée belge, laquelle, depuis le vote de la dernière loi militaire, s'avère impuissante à défendre son propre territoire.*

*Ne pas faire état de l'intervention britannique, qui ne se produira probablement pas.*

*Prendre en considération, au contraire, les troubles insurrectionnels qui, à la suite de notre attaque par les gaz, se produiront certainement en France et en Belgique et qui, venant à l'appui de notre propre offensive, auront pour effet certain de contraindre les Gouvernements de Paris, de Londres et de Bruxelles et une capitulation sans conditions.*

*Messieurs les généraux commandants d'armées ne devront pas perdre de vue que le succès de cette "manœuvre" dépend uniquement de leur esprit d'initiative et aussi de leur esprit de décision.*

Au fur et à mesure qu'il avançait dans la lecture du document qui précède, la surprise ; la colère et l'indignation se peignirent tour à tour sur la figure si expressive de James Nobody.

— Ah ! ça, s'exclama-t-il enfin, mais, ils sont fous ! Comment veulent-ils que leur deuxième division, en admettant même qu'elle soit à effectifs complets du temps de guerre, puisse effectuer une manœuvre qui, somme toute, n'est que la mise en application du plan conçu, par Schlieffen avant 1914 ?

Et, comme Frida Stenauer ne soufflait mot, il poursuivit :

— Bien que tenant pour authentique ce document, je n'en demeure pas moins persuadé que, du strict point de vue militaire, la manœuvre qu'il préconise est inexécutable.

— D'où vous concluez ? demanda, anxieuse, Frida Stenauer.

— D'où je conclus qu'il doit s'agir là, non d'une manœuvre d'armée, mais d'une manœuvre de cadres.

— Ce qu'on appelle un Krieg-Spiel ?

— Si vous voulez, mais avec cette différence, toutefois, que, au lieu d'être effectué sur la carte d'État-major, ce Krieg-Spiel<sup>(1)</sup> sera effectué sur le terrain.

Et, se levant, il ajouta :

— Quoi qu'il en soit, je tiens l'affaire pour sérieuse, et je vais m'efforcer de la tirer au clair.

Puis, se tournant vers Frida Stenauer, il lui demanda :

<sup>1</sup> — Jeu de la guerre.



— Dites-moi donc : *où et quand devez-vous rencontrer de nouveau ce cher M. Staubing ?*

La jeune femme n'eut pas une minute d'hésitation...

— *Je dois souper ce soir même à minuit avec lui, au Kaiser-Hoff*, répondit-elle.

— Parfait ! fit James Nobody, je m'efforcerai d'être des vôtres.

Inquiète, la jeune femme s'écria :

— Méfiez-vous ! Il vous connaît de vue. James Nobody eut un singulier sourire...

— Il a bien de la chance, répondit-il, narquois ; imaginez-vous, chère amie, qu'il m'arrive parfois de ne pas me reconnaître moi-même, ce qui, à proprement parler, est un comble.

Et, accentuant son sourire, il ajouta :

— Surtout, ce soir, ne vous étonnez de rien. A cette condition, et pour peu que vous sachiez comprendre à demi-mot, je vous donne l'assurance que vous ne vous ennuierez pas...

Frida Stenauer ne s'ennuya pas, en effet, car, le soir même, James Nobody mettait en état d'arrestation le redoutable bandit qu'était Karl Staubing.

Pour peu que vous désiriez savoir ce qui en résulta, pour peu que vous désiriez connaître la façon dont le grand détective triompha de la Sainte-Vehme et des « *Compagnons du Désespoir* », lisez le mois prochain :

*Les Mystères de la Sainte-Vehme.*



Notre *Landser* Lenculus prend la pose au garde à vous, casqué du *Stahlhelm* avec son copain le greffier noir (*Katze*), castré que d'un côté, Dédé la Burne, perché sur le casque en guise de plumeau, au saut du lit en « liquette » dans la neige, avec l'irrépressible intention d'aller « poser culotte » dans la « tinette » que l'on aperçoit solitaire à l'arrière plan !

*Lire dans le Numéro de mai :*

## « LES MYSTÈRES DE LA SAINTE-VEHME »

AU CŒUR DES SOCIÉTÉS SECRÈTES ALLEMANDES



CHARLES LUCIETO

---

Les Couloisses de l'espionnage International

---

# LES MERVEILLEUX EXPLOITS DE JAMES NOBODY

---

*Déjà parus :*

- N° 1. — Un Drame au War-Office.
- N° 2. — Le Courrier du Tzar.
- N° 3. — Au Pays de l'Épouvante.
- N° 4. — La Louve du Cap Spartiventi.
- N° 5. — La Momie sanglante.

*Pour paraître successivement :*

- N° 7. — Les Mystères de la Sainte-Vehme.
- N° 8. — La Fin tragique d'un Espion.
- N° 9. — L'Effroyable Drame de Malhem.
- N° 10. — Les Vengeurs d'Isis.
- N° 11. — Un Drame au Quartier général du Kaiser.
- N° 12. — Le Secret du Fellah.

---

Chaque fascicule vendu 1 fr. 50, contient un récit complet.

---

---

On s'abonne chez tous les dépositaires des *Messageries Hachette*  
et aux Éditions "*La Vigie*" 36, boulevard Saint-Germain, Paris.

Un an (12 numéros) **15** francs.

Six mois (6 numéros) **8** francs.

*Toutes les recensions où rééditions numériques*

*de LENCULUS sont gratuites, et ne peuvent faire l'objet d'aucun profit.*

*On retrouvera toutes ses publications sur le site [http ://the-savoisien.com/](http://the-savoisien.com/)*

**CH. LUCIETO**

## **LA GUERRE DES CERVEAUX**



### **EN MISSIONS SPÉCIALES**

140.000 Exemplaires vendus.

## **LA VIERGE ROUGE DU KREMLIN**

93.000 Exemplaires vendus.

### **LIVRÉS A L'ENNEMI**

100.000 Exemplaires vendus.

## **LE DIABLE NOIR**

60.000 Exemplaires vendus.

---

Vient de paraître

## **L'ESPION DU KAISER**

*Chaque volume, broché* ..... **12 fr.**

*On retrouvera toutes nos publications sur le site :*  
[http ://the-savoisien.com/](http://the-savoisien.com/)

